This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
MEDICAL LIBRARY

H 615.53
G 827

#67

UN HOMÉOPATHE

A ROME

Luc François Nicolas
PAR LE DOCTEUR GRENIER

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS.

J'ai voulu faire imprimer à Rome
parceque ce sera un souvenir pour moi.
from an old book.

ROME
IMPRIMERIE DE LA MINERVA
1844

H615.53
G827

PRÉFACE

H 615.53
G 827

Avant tout, je dois à moi-même et à mes lecteurs une explication.

Homéopathe, j'ai essayé dans cet opuscule une défense de l'homéopathie, et le besoin de cette défense a du nécessairement m'entrainer à une Critique plus ou moins sévère de l'allopathie.

Mais j'ai toujours entendu blâmer l'Allopathie non les allopathes, la doctrine non les personnes.

Quelle que soit ma manière de voir actuelle, je ne puis oublier que moi aussi, j'ai été allopathe, et que mes adversaires aujourd'hui étaient hier mes maitres et mes amis. Ce souvenir seul, à défaut de tout sentiment général de bienséance, eût suffi pour régler mes paroles.

J'ai long-tems ri d'un rire inextinguible de l'homéopathie, je me suis même long-tems refusé, non pas à l'étudier, mais même à en entendre parler; Combien d'Allopathes sont comme moi. Pourtant, j'étais de bonne foi, et je suis devenu homéopathe. Pourquoi supposerais-je chez les médecins qui maintiennent leur opposition, d'autres intentions que les miennes? pourquoi devrais-je les accuser d'être de plus mauvaise foi que moi? Pourquoi aurais-je du attaquer leurs personnes avec aigreur? Comme moi, ils n'attendent probablement, pour se convertir, que l'occasion de démonstrations irréfutables.

Nulle injure personnelle ne m'a converti et n'eut pu me convertir: les faits seuls le pouvaient et le firent. C'est aussi par les faits que je veux amener l'incrédule à l'homéopathie.

L' enseignement et la preoccupation de tout medecin, est le salut de ses semblables, d'un autre côté, la médecine est une science toute d'expérience, et l'homéopathie se prouve par l'expérience. Or philanthropie d'un côté, expérience de l'autre, charité ici, vérité là, Il est impossible qu'avec ces deux raisons de succès, le monde médical n'entre pas tôt outard dans la réforme de Hahnemann.

On attribue trop souvent la résistance à de mauvaises passions, il y en a sans doute, mais ce ne sont pas les hommes à mauvais cœur et à pensées vulgaires, qui donnent le mouvement dans une science, ce sont les hommes dominants, les hommes éclairés, or de cette classe d'hommes la conscience est trop délicate, l'âme est trop supérieure, la science est trop

2-6-36. NRT.

élevée, pour repousser toujours et à toute époque le vrai qu'on leur démontre.

L' Allopathie est remplie de grands hommes et de nobles caractères ; or supposer que de tels hommes puissent vouloir, malgré tout, se tromper et tromper le public, n'est-ce pas une contradiction ?

S'il fallait chercher une raison à l'obstacle qui entrave les progrès de l'homéopathie, ce serait non dans de mauvaises passions, mais plutôt dans les dispositions mêmes heureuses et privilégiées qui ornent l'homme distingué, dans l'excés de son talent, le sentiment de sa hauteur, l'éclat de sa reputation: le génie ne va plus à l'école.

L'allopathe se complait dans ses traditions séculaires, dans ses vieux et beaux monuments, dans ses glorieux efforts contemporains, dans ses succès. C'est encore là une des sources de sa résistance et de son immobilité. Il réussit, comme il fait, et là où il ne réussit pas, il croit sincèrement l' homme impuissant.-j'ai long tems pensé de même, je dois donc trouver fort excusable que d'autres le pensent.

La France compte en Allopathie des capacités si éminentes que l'on comprend aisément que le maitre qui enseigne, l'élève qui écoute, le médecin qui a écouté et qui pratique, préfèrent rester fidèles aux idées qui ont fait leur éducation, et se méfient d'une idée nouvelle: j'ai diten France, par tout pays aurais-je du dire, et pour ne parler que de Rome où je me trouve, comment resterait-elle sans prestige, et perdrait-elle tout d'un coup ses prosélytes, une doctrine qui s'appuie sur des noms tels que ceux-ci, aussi connus à Londres et à Paris que dans leur Capitale, Lupi (père), De Mattheis, Folchi, Valentini, Celi, Maggiorani etc.

C'est très volontiers que je rends au talent l'hommage qui lui est du. Je reconnais largement ce qui est. l'impartialité prouve le bon sens, la tolérance prouve la force et la vérité. Ces hommes supérieurs réussissent avec l'instrument bâtard, grossier, rapièceté de l'allopathie, que serait-ce s'ils prenaient en main l'homéopathie?

Après cette explication entière et cordiale, mes lecteurs, je pense, croiront, sans l'ombre du doute, que je n'ai jamais eu en vue d'attaquer dans la discussion, une personne, tel et tel confrère mais seulement et uniquement l'Allopathe, en tant que représentant de l'Allopathie.

Pour frapper sur le champ le lecteur, je cite un fait qui ne m'est pas personnel, mais dont la connaissance importe trop à l'homéopathie pour que je ne me fasse pas un devoir de le placer ici.

Il s'agit de la guérison d'un personnage Européen, du généralissime des troupes Autrichiemes en Lombardie, du feld-maréchal Comte Radetski ce nom, je crois, écarte tout soupçon hideux de tromperie.

La maladie était un fongus de l'oeil, maladie mortelle et déclarée telle par les deux allopathes consultants.

Le fait lu, on devra sans doute penser comme moi, que l'homéopathie loin d'être un médecine bonne pour les bagatelles, est au contraire une médecine puissante et dominatrice, la médecine des derniers efforts, du dernier souffle de vie, la dernière espérance du malade.

Lorsque Dr. Hartung auteur de cette belle guérison proposa son traitement homéopathique, le Dr. Flarer sourit de pitié : Dieu sait ce que la politesse l'empêchait d'exprimer sur ce fou d'homéopathe : le malade condamné à mort guérit pourtant. Si le Dr. Flarer, d'ailleurs d'un nom si recommandable, eût pris la peine de méditer les enseignements de l'homéopathie, il eût été sans doute plus réservé dans son pronostic et plus modeste dans son opposition; mais avec son Allopathie, où pouvait-il arriver, sinon à une inconvenance, du reste assez vengée par la presse, mais qui devrait suggérer quelques réflexions à d'autres bien moins capables que cet homme célèbre et aussi orgueilleux dans leurnéant.

Il est bien entendu que j'extrais et j'abrége, le fait entier se trouve Num. de Septembre 1841 Revue Rétrospect de Roth. . . .

Le maréchal est agéde 70 ans — en 1839 il seplaignit de congestion vers la tête, avec vertiges à tomber, pression dans l'oeil droit : larmoiement etc. ... Depuis, l'état de l'œil ne fit qu'empirer, et en 1840 se joignirent des menaces d'apoplexie. Ces menaces avortèrent par le traitement homéopathique, mais le fongus s'accrut à un degré alarmant . . . . je desirai qu'on appelât un second médecin, le Dr. Flarer de Pavie. — Le Dr. Flarer professeur d'ophthalmologie avait déclaré en présence de plusieurs médecins que ni l'Allopathie, ni l'homéopathie, ni l'hydrosudopathie ni quelque methode que ce fût, ne guérirait dans ce cas, et que le comte

mourrait de consomption, ou des suites d'une attaque d'apoplexie . , . . Ce fut vers cette époque que je rédigeai sur cette maladie un rapport qui fut envoyé à Vienne: l'Empereur sous les yeux de qui il fut mis, ordonna aussitôt au Dr. Jœger professeur d'opthalmologie à Vienne de partir pour Milan. . , . Le fongus avait alors atteint dans sa plus grande circonférence plus de quatre pouces etc. . . . .

A l'arrivée du Dr. Jœger, on appella le Dr. Flarer et nous eumes une consultation. Le Dr. Jœger déclara le mal incurable. Selon lui, il consistait en une dyscrasie qui rendait inutile une opération . . . le Dr. Flarer répéta ce qu'il avait dit . . je dis aux Drs. Joeger et Flarer que je traiterais le comte homéopathiquement, et que je voulais donner *arsenic.* 30 . . le Dr. Flarer *me rit au nez*, mais je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. . .

Le Dr. Joeger repartit . . . . le vice-roi annonca au maréchal qu'on le confiait à mes soins lorsque j'allai le voir, il me tendit les bras ..... Différents bruits couraient à Milan. je *reçus plusieurs lettres fort singulières.* J'étais dans une position peu agréable. Toute la famille du maréchal et de hauts personnages éprouvaient les plus vives alarmes. On accabla le malade de conseils, *on lui écrivit une foule de lettres, on eut même recours à des chartatens.* On accusait surtout l'homéopathie et l'homéopathe . . . . . .

Le Dr. Hartung aborda le traitement et guérit en peu de mois avec *Carbo. animalis* 30 *et thuya teint-mère.*

L'Allopathie se montre ici à découvert. Il est incontestable que cette école fourmille d'hommes admirables d'instruction et de génie, mais à quoi aboutit tout ce gigantesque savoir ? qu'est-ce qu'une médecine, si profonde qu'elle soit, qui ne sait pas guérir ? Qu'est ce qu'une doctrine qui transforme la maladie en une sorte de fatalité et le médecin en une espèce de Croque-mort ? Voulez-vous de l'Allopathe qu'il soit, qui Browniste, qui Broussaisiste, qui contre-stimuliste, qui organicien, qui vitaliste, qui chimiste. etc. Voulez-vous qu'il vous fasse de l'érudition, qu'il vous détaille des discussions savantes, des opinions, des théories, des systèmes, il sera tout ce que vous voudrez, il vous contera des histoires à vous étonner, avec une faconde intarissable, mais des guérisons, il vous en donnera peu, très peu.

Dans cet exemple l'Allopathie avait décidé: le malade ne vivra pas; l'homéopathe dit: Il vivra, et il a vécu.... Pourquoi? parceque les médicaments sont trop souvent la mort ou la vie du souffrant.— Parceque la connaissance de la maladie étant la même, les moyens de guérir ne sont plus les mêmes: Ils manquent en Allopathie, ils se trouvent en homéopathie. Vous chercheriez envain dans toute la pratique Allopathique les médicaments employés par le docteur Hartung, ils y sont complètement ignorés. l'Allopathe en fait fi.... laissez le avec ses révulsifs, ses purgatifs, sa lancette, ses vésicatoires et ses convulsions par les hautes doses. Ici, comme en tant d'autres circonstances, l'Allopathe quoique certainement parfois fort habile à diagnostiquer perd ses malades, parceque, dépourvu de médicaments qu'il ne reçoit que par lambeaux de l'empirisme, qu'il n'étudie pas, aux quels il ne croit pas, il se rend par cela même inhabile à guérir.

Il est reçu de répéter partout que l'homéopathie est la médecine des bobos: Dans les cas sérieux, il faut, dit-on appeler l'Allopathie. C'était un bobo sans doute que ce cancer du maréchal, et qu'eût fait contre ce bobo cette Allopathie si puissante dans les cas sérieux?

L'Allopathie, en tant que methode curative, est lente, aveugle, improgressive. La methode homéopathique expérimentant les agents médicamenteux sur l'homme sain et malade, conduit d'emblée à la connaissance réelle, et à l'application propre d'un médicament. Le *Carbo animalis et le thuya* sont inconnus à l'Allopathe; Ils dont nés seulement d'hier dans la pratique homéopathique, mais déjà leurs propriétés sont révélées presque au complet, et déjà le dr. Hartung a pu s'en servir, on a pu voir, avec quel résultat. A l'Allopathe, il faut des siècles de hazard, de scepticisme, de querelles, pour savoir si le quinquina est capable de guérir les fièvres intermittentes. Il lui a fallu l'homéopathie pour lui apprendre en un instant que le *nux vomica* constipait — que la *Belladonna* préservait de la scarlatine etc. l'Allopathe ne sait encore que penser de l'*Aconit*, du *seigle*, de l'*Antimoine* etc. Pour M. Trousseau Allopathe en réputation, l'oxide blanc d'*Antimoine* est un spécifique héroique dans les pneumonies, c'est moins qu'une poudre inerte pour les professeurs Allopathes, MM. Andral et Bouillaud.

Ce sont des faits tels que le précédent qui attirèrent mon attention sur la doctrine de Hahnemam. J'avais eu souvent occasion de rencontrer dans le monde des récits aussi exacts et aussi concluants, mais la réponse banale était toujours là .... C'est possible, mais quand j'aurai par moi-même, jugé, essayé, vu .... et je tournais le dos le plus poliment que je pouvais.... Lorsque des personnes de moi connues tout particulièrement, attaquées de maux malgré tout incurables pour des Allopathes des plus distingués de Paris, furent en peu de tems rétablies sous mes propres yeux par la methode homéopathique.... Comment était-ce possible? Comment une doctrine si vilipendée pouvait-elle opérer de tels miracles? On s'était trompé et on m'avait trompé. Je ne voulus plus en croire que moi-même... J'ouvris l'organon... l'impression de cet ouvrage sur moi fut grande... Me serais-je jamais attendu à rencontrer dans le méprisable schisme homéopathique cette hauteur de vues et de pensées! — Hahnemam appelle les médecins sur le terrein de l'expérience — Voilà qui est franc — ce défi est trop ignoré — Pour moi je tenais à me convaincre — L'organon avance que les maladies ne peuvent être guéries que par les médicaments capables d'en produire les symptômes. Eh bien, si cela est, me dis-je, en parcourant de mes maladies remarquables, guéries, étant Allopathe, je dois y trouver la clef de mes succès, et la preuve certaine de la loi enseignée par l'organon. Et je vérifiai, je lus la matiére médicale homéopathique, et y reconnus en effet que les maladies guéries étaient décrites dans les médicaments alors choisis par moi, que tous les symptômes morbides se retrouvaient, comme dans un miroir, dans les symptômes médicamenteux. Que pouvais-je exiger deplus? l'homéopathie ne m'était-elle pas prouvée? —

A cette époque je partis pour le Levant: sur la terre étrangère, je méditai et appliquai plus d'une fois les principes homéopathiques: je me rappelle surtout une circonstance où les souvenirs de l'organon me tirèrent avec bonheur d'une position qui pouvait devenir embarrassante. Voici ce fait.

Ceux de mes lecteurs qui auraient voyagé en terre sainte, pourront se rappeler la route qui conduit de Naplouse à Jérusalem, route désolée, où après un village qu'on laisse à sa droite, au sortir de Naplouse, on ne trouve plus rien que pierres, roches, et quelques buissons épars sur le flanc des montagnes. Sur cette route déserte, où l'on risque de ne pas rencontrer trace de voyageur, de huit, quinze jours, et si mal frayée, que que sans guide, rien n'est plus simple que de s'égarer... où ?... Notre moukre déjà malade avant de quitter Naplouse, devint bientôt, sous un soleil ardent, hors d'état de continuer sa route.... Pour abréger, je dirai tout de suite qu'il avait tous les symptômes d'une fièvre cérébrale au début: fièvre ardente, céfalalgie etc. quel était notre embarras dans ces immenses solitudes, il serait difficile de s'en faire une idée. Allopathe, j'avais déjà pensé à mes lancettes, mais lancettes et médicaments, avaient été mis, par mégarde, dans une des malles parties en avant, pour nous alléger. J'avais essayé quelques scarifications au nez avec un canif, mais qu'était-ce que cela? le malheureux, de mal et de fatigue, était tombé dans une somnolence dont rien ne pouvait le tirer. Que faire donc? Nous étions seuls là abandonnés à la garde de Dieu, et réfléchissant sur notre triste position, quand un trait de lumière me vint. Je me rappellai confusément avoir lu dans l'organon qu'une encéphalite avait été guérie par des compresses d'eau chaude. — Vite nous primes une marmite, compagne indispensable du voyageur dans ces contrées, et nous fimes chauffer un peu d'eau que nous avions emportée par précaution, puis je demeurai là quatre heures, échangeant continuellement deux mouchoirs. Quel moyen énergique! Quelles guérisons inattendues dans ce principe *simililia*!... Après 2 heures, notre moukre put revenir à lui, sortir de sa somnolence et nous donner diverses explications: Après 4 heures il put reprendre lentement sa route à cheval —. Les saignées jugulantes eussent-elles mieux fait?

En février 1843, un enfant d'un an fut attaqué du croup. Depuis 10 heures du soir, le mal avait fait invasion, et les progrès en étaient alarmants. A 11. Je fus appelé. Aux symptômes déjà trop graves, l'enfant ajoutait encore par son caractère furieux: son agitation était au comble: Il ne faisait que se tordre en tout sens, surtout en arrière — respiration, à la fois sibilante, coquelinante, ronflante, imitant la scie — visage pourpre désespéré — les yeux convulsés — les mains de tems à autre crispées sur la gorge, et dans la bouche—suffocation imminente—et cette effrayante toux croupale. — Dès mon entrée, le père me dit —: Vous ordonnez les sangsues?... nullement répondis-je. — Et sans plus de conversation, je versai dans moins d'un quart de verre *Aconit* 3 g 15 que j'essayai de donner moi-

même au petit malade, mais ce fut impossible: l'enfant dans ses spasmes et furieux rejeta tout: je pris alors le même remède en globules, que je lui mis dans la bouche, et ainsi de 10 en 10 minutes, alternant avec *belladonne* 4. — Après une heure la respiration était moins anxieuse, l'agitation était beaucoup calmée, et les parents pouvaient se rassurer. — Dès lors les mêmes médicaments à ½ heure de distance. — Après cette deuxième heure, la toux était toujours croupale, mais moins fréquente, la respiration tout en conservant le bruit de scie continuait de s'améliorer. — Je prescrivis pour le reste de la nuit les mêmes médicaments à alterner d'heure en heure. — A mon départ, l'enfant pouvait goûter quelques instants de sommeil: J'exigeai néanmoins qu'il fût éveillé aux heures de la médecine. — Le lendemain l'enfant avait assez bien reposé; la respiration avait perdu le son de scie, mais était encore bruyante, et la toux, devenue très rare, était encore aboyante — encore une légère inquiétude — il accusait quelque douleur au toucher du larynx — je donnai pour la journée *hepar calcar*. 3. le jour suivant l'enfant était parfaitement rétabli quant au croup, mais il lui resta près de quinze jours une toux catarrhale très opiniâtre.

Des guérisons telles que celle-ci, si simple et si heureuse, parviennent aux oreilles du public et y font sensation. — Que l'Allopathie en fasse la remarque — plus l'homme du monde a été jusqu'ici égaré par l'ignorance, plus il est facile de voir que maintenant il s'étudie à apporter dans la question une curiosité attentive et un intérêt décidé. Et.. « Ce n'est pas » par vos confrères, m'écrivait de Paris une personne très sensée, que l'ho- » méopathie entrera dans nos familles, c'est par nous laïques »... Je m'habitue à le croire: l'Allopathie livrée à elle-même, n'apprendra l'homéopathie que lentement et à corps défendant, mais le public est plus pressé. Il va à qui le guérit et le sauve; dès lors se voyant abandonné, l'Allopathe sera bien obligé de se convertir. — Car l'homme du monde, commence à s'apercevoir qu'on l'a trompé. Si l'homéopathie n'était vraie, commence-t-il à réfléchir, comment compterait-elle encore un seul partisan, alors que l'Allopathe qui passe au camp homéopathe, sait qu'il n'échange les douceurs, le positif, l'irresponsabilité de sa position, que pour une vie de pertes, de sacrifices, de dégoûts, de méfiance, de calomnie, de guerre.

Tandis que l'Allopathe lui dit: Prenez garde, l'homéopathie, empoisonne: Il lui répond, mais comment serait-ce possible? Elle donne des millièmes, millionièmes de grains, là où vous autres donnez des gros et des onces.

On lui dit: - l'homéopathie est une bagatelle -. Mais tout-à-l'heure, répond-il, c'était un poison; or une bagatelle qui est un poison, et un poison qui est une bagatelle, n'est probablement ni l'un ni l'autre, mais quelque chose que vous ne voulez pas qu'on connaisse, que vous voulez qu'on ignore, quelque chose qui guérit, et qui désole ceux qui ne savent pas guérir.

L'Allopathe lui dit: N'est-ce pas ridicule de faire comme l'homéopathe ses médicaments, en versant une goutte d'un tonneau dans un autre tonneau etc. oh, lui répond-il, c'est trop grossir les objets. Un flacon de 100

gouttes n'est pas un tonneau. J'ai vu, moi, l'homéopathe faire ses médicaments avec ses flacons, et le liquide de ses flacons nécessaire pour ses trente dilutions, bien pesé, ne pas équivaloir à cinq onces... Il ya loin de là à vos tonneaux. — Plus de justice.

Mais comment supposer une vertu à ses petites doses?—à cet égard la question est longue, mais pourquoi l'Allopathe donne-t-il, comme il m'a été donné, un grain de *tartre stibié* dans 2 livres d'eau, c'est à dire un grain dans 18432 grains d'eau, et croit-il pourtant à ce grain noyé une vertu active? Ce n'est certainement pas là une haute dose. Ce serait une dose homéopathique, ce serait de l'homéopathie, si du reste le médicament était donné suivant la loi des semblables. Pourquoi donc ce qui est, suivant vous, vrai du tartre stibié ne le serait-il pas de tant d'autres agents, aussi et plus actifs que lui? Pourquoi ce qui est saint en Allopathie devient-il ridicule en homéopathie?

Enfin... mais l'homéopathie ne guérit pas... j'ai pourtant vu dans ma famille, et ouï raconter au dehors, des maladies que vous n'aviez pu, vous, guérir, entièrement rétablies par les homéopathes, etc.

Mais revenons à notre histoire de croup — Ce fait est encore une occasion facile de faire le parallèle des deux écoles; tout le monde sait de quelle difficulté il est pour l'allopathe de triompher du croup: la raison en est encore, comme dans l'exemple précédent, la pauvreté de médicaments. l'Allopathe combat le mal par des moyens indirects, révulsifs, vomitifs, sudorifiques, vésicants etc. ou par des saignées, les quelles ne sont pas un médicament, n'agissent que négativement et par soustraction, et ont le triste avantage de lutter contre l'inflammation à condition de débiliter, ou bien encore par une opération chirurgicale, pourfendant et ouvrant la trachée, et la ramonant de haut en bas avec un caustique, la pierre infernale etc. Il lui serait bien plus avantageux de combattre le mal par des moyens directs, et dont l'action se portât spécifiquement sur l'organe attaqué, mais ces moyens où les prendrait-il? encore une fois, sa matière médicale n'est que haillons et misère, elle ne lui indique rien: Il connait bien l'*Aconit* et la *Belladonne*, mais la routine des écoles lui a toujours fait accroire que ces deux agents n'étaient que des narcotiques-rien de plus; il n'a jamais oui dire, ni soupçonné qu'ils fussent d'excellents et d'héroïques Antiphlogistiques, et admirablement propres à éteindre cette complication croupale de spasme et de congestion — Il connait bien *spongia* et *hepar sulph.* mais que lui sert? Qu'est ce que *l'éponge* Allopathique? un médicament qui lui a servi jadis contre le goitre, actuellement mis au rebut; *l'hepar* ne lui est permis que contre les maladies de peau. — Il connait le *phosphore*, mais ne sachant le diviser, riant des petites doses, il en a peur, il le proscrit — Il connait *l'euphorbe* mais . . . mais . . . Le Le *lachesis*, il n'a garde de le connaitre, c'est un médicament de création homéopathique etc.

Qu' y a-t-il donc, d'étonnant, si l'homéopathe réussit là où l'homme peut réussir, là ou l'Allopathe échoue; l'un possède une richesse inépuisable de médicaments spécifiques, alors que l'autre n'a pour armes qu'une

thérapeutique banale, sangsues, purgatifs, vésicatoires, vésicatoires, purgatifs, sangsues, que le mal s'appelle croup, ophthalmie, cardite, rhumatisme, pneumonie encéphalite etc.

On répéte souvent que l'homéopathie n'agit que par son influence sur l'imagination - mais si cela était, et que ses guérisons fussent réelles, pourquoi ne pas préférer la guérison par l'imagination, à celle par les sangsues ? Mais malheureusement cela n'est pas, et l'homéopathie guérit trop positivement des maladies trop positives. Puis le croup n'est certainement pas une maladie imaginaire, et qui puisse guérir en aucun cas par l'imagination, il lui faut absolument des secours habiles, ou sinon le malade succombe nécessairement—Puis quelle est l'imagination des enfants ?

A peine né, un enfant avait donné des signes alarmants de convulsions. Au médecin ordinaire, on joignit un autre Allopathe, lequel déclara n'avoir pas de tems à perdre pour un malade, et une telle maladie à cet âge. Le médecin ordinaire s'escrima, comme il put, avec *opium. Bellad. ricin. magnésie etc.* mais l'état empirant, on voulut essayer de l'homéopathie : je fus mandé. - Examen fait du petit malade, après plusieurs visites, et à des heures différentes, je reconnus que l'état convulsif n'était qu'un phénomene secondaire, dépendant d'un état rachitique, scrofuleux, commençant. L'enfant alors était arrivé à 2 mois. j'exposai donc loyalement aux parents mon opinion. — la maladie de leur fils provenait d'une constitution rachitico — scrofuleuse — là était la cause des convulsions — une telle maladie voulait un traitement persévérant non de huit jours, deux semaines, un mois, mais de six mois, un an, sinon plus. — Mon diagnostic franc et exigeant déplut aux parents; je me retirai ; l'Allopathie fut continuée; mais à peine un mois s'était écoulé, que l'enfant non abandonné, mais épuisé par l'Allopathie, et déclinant chaque jour, força les parents de revenir à l' homéopathie ; je fus donc rappelé, et reçus plein pouvoir pour six mois, la famille, anglaise, devant alors quitter Rome et reprendre le traitement ailleurs. — l'enfant alors avait environ 3 mois. Voici son état: tête grosse, ventre gros, extrémités maigres, les côtes sont aplaties vers le sternum—les yeux bleus—Visage décoloré—une éruption à la tête commençante, sèche. Il se bat souvent la tête, fraiche d'ailleurs - ordinairement il tête bien, mais souvent il est obligé de quitter le sein pour respirer - quelquefois, surtout la nuit et le matin, sans cause apparente précédente, il ne peut têter, il demande, le sein, il s'en approche, il se voit qu'il a faim, mais à peine le mamelon saisi, il ne peut ni sucer ni avaler, et pourtant il avale le lait que la nourrice presse de son sein dans sa bouche, ou l'eau sucrée qu'on lui donne - Il vomit souvent ou plutôt rejette sans efforts. - Il supporte mal volontiers le coucher sur le dos - baillements fréquents - éternuments très fréquents. - Il dort très peu le jour, très peu la nuit - passe la plus grande partie de la nuit à se plaindre. - Le jour, ou bien il souffre, ou bien il est assoupi pour quelques minutes. dans ce sommeil, rire sardonique - bouche ouverte - les deux yeux mal clos, au

moins toujours l'œil droit, agités sous les paupières, montrant le blanc — spasmes dans les doigts—tressaillements fréquents de tout le corps-respiration haute, râlante, réveils subits par des secousses effrayantes du corps et surtout de la tête, sensibles même à la main qui le porte, à travers les coussins, et comparables pour leur aspect et leur rapidité à un chapeau qu'on mettrait au bout d'un bâton, et qu'on ferait danser avec toute la vitesse possible. — Ou réveils par une toux battante, suffocante, telle qu' il semble qu'il va rendre les poumons. Cette toux existe sans nul soulagement possible, des journées entières, sans aucun repos, si acharnée qu'il est vraiment etonnant qu'un si frêle enfant ait pu y résister — même à l'état calme, la respiration est visible au cercle diaphragmatique, le va et vient du souffle pulmonaire creuse les fausses côtes. — Il éprouve fréquemment comme des suffocations, et alors sentant la crise venir, il se roidit (enfant de 3 mois !) et se lève sur ses deux petites jambes, pour aider à la respiration, par cet effort général. — bruits divers, roulement, grondement qui remontent du ventre, et sont ordinairement le prélude d'une crise : d'autres fois ces bruits, ressemblent à une vessie qui crèverait, ou à une peau tendue qui éclaterait et claquerait, alors le plus souvent vient ou la toux ou un rejet, non un vomissement, ou des coliques, un malaise brusque quelconque qui le rend très inquiet-le jour peu, mais surtout le soir et vers le milieu de la nuit, inquiétude presque quotidienne, envain le père, la mère, le promènent, le caressent, il gémit, s'agite, ne trouve de repos nulle part, se tord: cette angoisse s'accompagne toujours de poussées fatigantes semblables à celles qu'exciterait une selle pénible: le son de la voix est alors celui d'une gorge éraillée ; souvent de fatigue, après des heures entières ou d'autres causes de débilité, ses accents sont affaiblis, petits, trainants comme ceux d'un moribond, ou il a des extinctions de voix qui rendent ses plaintes encore plus lamentables.

— Battement remarquable des carotides — cris subits aigus, même au sein — dans ses crises, il tremble, vibre de tout son corps, bras et jmbes — des frémissements, comme des horripilations même dans l'imprévu d'un calme parfait. — Changements fréquents de couleur — le plus souvent une joue plus pâle que l'autre — souffre beaucoup pour l'inossation des dents. — Presque toujours morne, triste, ennuyé —. Coryza fréquent — humeur aux yeux — des rôts, des vents quelquefois, fétides — des accès de coliques atroces: — Selles cependant le plus souvent très belles — urine quelquefois avec dépôt — rarement strabisme — les mains toujours ouvertes et abandonnées dans le sommeil — une ½ journée bonne sur 4 mauvaises — les crises sont ordinairement, non toujours, précedées par une faim vorace au sein. — Au milieu de ces graves symptômes, toux, poussées, coliques, spasmes convulsifs, dyspnée, insomnie, très rarement un mouvement fébrile — râle opiniâtre, très bruyant — peau souvent excoriée et rougissant sur de très grandes surfaces.

J'entrepris donc ce traitement. Au bout de quinze jours, les symptômes étaient les mêmes, aussi fâcheux, mais je remarquai que malgré tout:

insomnies, convulsions, toux, fatigue et labeurs de toute sorte, l'enfant reprenait, se colorait, engraissait. Il y avait donc de la vie, je persistai.

L'Allopathe avait traité la toux par *opium. belladonn. lactuca* etc. Les convulsions par *opium. lauro-ceras* etc. la constipation ou diarrhée par purgatifs ou astringents etc. en un mot par symptôme isolément. Je me gardai bien de cette faute. Je traitai l'enfant dans son ensemble scrophuleux, sans m'inquiéter des convulsions qui n'étaient que consécutives et sans leur opposer de traitement permanent.

Et je réussis. J'avoue que pendant plus de deux mois, j'eus à lutter contre le découragement des parents qui croyaient, à chaque instant, leur enfant perdu, qui, ne voyant qu'un changement insignifiant, se prenaient de désespoir, prêtaient l'oreille à tout propos, et homéopathes maudissaient l'homéopathie, comme Allopathes ils avaient maudit l'Allopathie.

C'est un desavantage humiliant créé à l'homéopathe par sa position nouvelle, que d'être exposé à la brusquerie et à l'arbitraire de la méfiance et de l'impatience des familles: une maladie doit durer 15 jours, 1 mois, 1 an, est-ce l'Allopathe qui l'entreprend, il la poursuivra quinze jours, un mois, un an, librement, sans reproche: mais que ce soit un homéopathe, il n'y a pas de rémission, il lui faut dès le premier jour de son entrée, guérir ou montrer une amélioration, ce n'est pas assez qu'il diminue les souffrances, abrége la durée, prévienne une disgrâce: Il lui faut faire des miracles.

Mon traitement fixe fut des bains froids chaque matin — *Calcarea* 7 *silicea* 12. *sulfur* 2. *Jod* 1. deux par mois. Aux spasmes j'opposais *Coccul. Aconit. Ignat, nux etc.* Au bout de 6 mois, 9 de l'enfant, il était très gai, avait six dents, appétit excellent — sommeil très calme — respiration très libre, quoique encore visible au cercle diaphragmatique — l'aplatissement des côtes avait disparu — le ventre était encore un peu gros. — J'oubliais de dire que vers les premier jours de l'amélioration, sur les 8 heures du soir, au moment de ma visite, j'entens subitemeut un cri perçant, aigu: la nourrice appelle, apporte l'enfant; il gisait comme un mort dans ses bras, la tête abandonnée, les bras et jambes pendants, sans vie, le corps entier baigné dans une sueur froide, les yeux en l'air, la respiration enchainée. — C'était un asthme suffocant. Sur le champ je fis respirer *Aconit* 3 et je lui en mis dans la bouche. Il revint à l'instant. Dix minutes après je lui donnai *Sambucus* 1. Cet accès ne se reproduisit plus.

C'est un dicton qui court les rues, que l'homéopathie n'est pas bonne pour les enfants. Eh pourquoi? Encore un de ces mille et un préjugés que l'on se crée sans l'expliquer. On repousse l'homéopathie pour les hommes, parcequ'on l'accuse d'être avare de sang, mais cette modération devrait faire préférer l'homéopathie pour les enfants.... C'est tout le contraire — l'homme reproche à l'homéopathie ses petites doses qui lui semblent une niaiserie, mais pour cela même, on devrait l'adopter pour les enfants, à l'âge tendre, et à la faiblesse desquels il semble que les petites doses seraient certainement convenables .... tout au contraire. — Et que voulez-vous donc pourtant pour vos enfants? On leur conserve une source pré-

cieuse de l'existence, le sang, on met des médicaments actifs à leur portée; ils etaient exclus, ou presque, de la thérapeutique, on les y introduit, et vous trouvez encore des objections! — Mais quoi! y a-t-il donc deux médecines? qu'on soit homme, qu'on soit enfant, qu'importe au médecin? Une encéfalite, une pneumonie n'est-elle pas toujours une pneumonie, une encéfalite? les médicaments qui pourraient les guérir, conservent-ils leur vertu pour l'homme, la perdent-ils pour l'enfant, et le médecin capable qui a pu rétablir l'homme, va-t-il, au lit de l'enfant, s'éclipser et s'égarer? Comment l'Allopathie conviendrait-elle mieux à l'enfant? Ou la methode par les semblables est décidément mauvaise, et elle est mauvaise pour tous, ou elle est décidément bonne, et bonne pour tous. Il n'ya pas de milieu, il n'ya pas d'exception possible. Qui a eu le bon sens de se mettre hors de la vulgue, et de confesser l'homéopathie vraie, ne peut dire, elle est vraie pour l'homme et fausse pour l'enfant. D'une vérité on ne peut faire un mensonge. Si l'Allopathie est empirique, illogique, hasardeuse, incertaine, dangereuse, impuissante pour l'homme, elle ne peut se faire rationnelle, conséquente, certaine, salutaire, puissante pour l'enfant.

Un enfant de 3 mois, depuis son vaccin, était devenu sujet à des coliques inouies de violence. Une minute auparavant, gaité ordinaire, plaisir aux jeux de sa nourrice, la minute après, il s'agite, se tourmente, rapproche, éloigne ses jambes du ventre, sueur abondante à la tête surtout, pleurs, cris déchirants — la colique s'annonce comme par un glou glou dans les intestins — Elle dure quelquefois près d'une heure, sans relâche, avec des douleurs qui font craindre à chaque instant des convulsions.

L'Allopathe qui l'avait traité jusqu'alors par *Laudanum. Ricin. Ether* etc. finit par se borner à l'application de la flanelle brulante, comme plus efficace que toute sa pharmacie. Il m'arriva, un jour, par hazard, d'être témoin d'un de ces accès, je priai la mère qui ne croyait pas à l'homéopathie, de me laisser donner. *Colocynth.* 2. — C'est beaucoup pour calmer, lui dis-je, et trop peu pour nuire. — La colique fut calmée instantanément. De petites douleurs seules persistaient, que je fis disparaitre par. *Senna* 3.

Madame . . . . étonnée d'un succès si simple sur la douleur de son enfant qui n'était pourtant pas un bobo, voulut m'adresser à sa sœur, la quelle avait un enfant de 5 mois, souffrant également de coliques — peu avant que je ne fusse appelé, il lui était survenu tout-à-coup une rougeur ardente générale des pieds au milieu du dos, puis il s'était éveillé en pleurant . . . pourquoi ? pour cette rougeur qui lui rendait trop sensible le frottement de ses langes, ou pour toute autre souffrance ? . . . . . pleurs d'abord doux, plaintifs, faibles, comme s'il eut été sans force, ou mal éveillé, encore endormi — lesquels augmentent et finissent par se changer en accents cruels, désespérés — la figure change de couleur — comme sale — se décompose — l'enfant mâche, et montre comme dégout de ses sensa-

tions dans tous les mouvements de sa bouche — crie plus fort à l'approche du sein — ne peut souffrir aucun toucher — ne voit rien, n'entend rien, est tout à ses tortures — puis calme de quelques instants où il voudrait rire — puis retour subit de la douleur : il regarde tout ce qui l'entoure comme suppliant, parait se recommander, attend, reste accroupi, n'ose bouger, puis explosion nouvelle, décidée, il crie, se mord les poings se bat la tête .... Je donnai par dose repétée à 5 minutes de distance, *chamom.* 1 ... *jalap* 2 .... *nux* 6 .... je ne fus nullement satisfait de ces médicaments ; à mon avis, la colique finit par se calmer d'elle-même; les parents crurent à une mystification.

Quelque tems après, je fus mandé de nouveau, mais j'avais appris que peu auparavant l'enfant avait eu un engorgement de glandes, encore visible, et une dysenterie ; d'ailleurs le ventre était gros — aussi cette fois, dès mon arrivée, je donnai *calomel* 4 dont l'effet fut remarquable au bout de 3 minutes: le calme se prononça sur le champ, — toutefois l'enfant sans doulenr témoignait encore quelque peu d'inquiétude et au bout d'un quart d'heure menace du retour de la colique — je répete *calomel* — de nouveau calme, avec spasmes dans les doigts, et toujours un peu d'inquiétude — *coffœu* 2. — il s'endort encore un peu inquiet; de nouveau *coffœu* 2. et dès lors calme parfait. — Et tout le tems que cette famille resta à Rome, ainsi je traitai ces enfants et toujours je réussis.

Ici je place des observations que je fis aux parents ... Car elles doivant être faites à tous. Tous les âges sont importants à traiter, mais surtout celui de l'enfance : Car c' est dans les langes que commence le plus souvent le premier éveil des maladies héreditaires, des predispositions, des maux de l'avenir. C' est dans l'enfant qu'il faut traiter l'homme. La tombe doit être prévue au berceau. De nos jours, il n'est peut-être pas un enfant qui n'apporte, en naissant, un vice psorique de forme quelconque — Ce vice mal interprété, mal guéri, exerce plus tard sur la vie qui se développe une influence plus ou moins fâcheuse, souvent mortelle. Serait-ce trop hasarder que de dire que tel jeune homme meurt à 18, 20 ans, parceque les symptômes morbides de son enfance ont été méconnus, et negligés? plus tard le mal était enraciné, trop vieux, il devait périr. Peut-être si, enfant, il eût été traité, il eût changé ses dispositions fatales et reconquis l'existence. L'importance est encore bien autre pour la femme, qu'il ne faut pas perdre de vue dès les premiers jours, jusqu'après l'établissement de la menstruation — si un enfant n'a pas une fièvre aigue on n'appelle pas le médecin, et pourtant, si alors le medecin est nécessaire, il l'est moins encore que quand l'enfant a une éruption, un mal d'yeux fréquent, innocent en apparence, des insomnies, un mal de nez, d'oreilles, une peau sèche, une toux lointaine, une diminution d'appétit, un engorgement de glandes, une dentition lente, une marche paresseuse, une parole tardive, des diarrhées, des saignements de nez etc. Ici je n'étais appelé que dans les cas de coliques .... envain, je disais aux parents: ces coliques ne sont pas naturelles. Il ya ici quelque psore. Prenez garde. Des maladies, je ne sais lesquelles, mais certainement des maladies

se développeront plus tard. Vos enfants sont des enfants qui veulent le médecin non une heure, ni un jour, mais qui sait combien de tems... Je ne fus pas cru... l'an dernier j'appris que l'enfant de 5 mois avait été enlevé par une hydrocéphale; l'autre vivait bien portant en apparence... Dieu lui vienne en aide.... Nos maladies forment, plus souvent qu'on ne croit, une chaine logique, ou plutôt, à part quelques affections aigues, accidentelles, nous n'éprouvons toute notre vie qu'une seule et même maladie, celle que nous avons apportée en naissant, que d'imprudents médecins ont aggravée, que des parents égarés, illusionnés, ont négligée, celle la même qui un jour ou un autre, nous mettra au tombeau. .

Nous sommes au 22 avril — une petite fille de 2 ans a été vaccinée le premier, et avec le vaccin lui est venue une toux qui continue actuellement malgré tous les remèdes Allopathiques prescrits.

Il ya 6 jours qu'elle existe comme coqueluche. — Je la vois le 22 — toux plutôt la nuit que le jour — quelque sueur — Vomissement tantôt d'aliments, tantôt de mucosités — lassitude, ennui — demande à être portée — les deux yeux sont chargés de sang, sans inflammation ni photophobie. — Selles paresseuses.

Du 22 au 27 je donnai envain *Conium* 6. *Aconit* 6. *Cina* 2. *Drosera* 3. *Nux* 6. Le 27 nulle amélioration bien sensible, et la nuit 27-28 il survint, sans cause connue, une fièvre intense. Le jour 28 je donnai *Aconit* 3 dans l'eau pour la journée: dès ce moment, la coqueluche a disparu, elle n'existe plus que comme toux catarrhale — la fièvre aussi a disparu — jusqu'au 5 mai—Après *Aconit*, j'avais prescrit *Bellad.* 6 *Hyosciam* 6 *Cina* 2.—Le 5 sans cause connue, la toux redevient convulsive et plus violente que jamais. *Aconit* — *Cina* — inutiles jusqu'au 7. où une fièvre la prend de midi à 6 h.— s' interrompt alors, revient à 9 du soir et dure toute la nuit jusqu'au matin. dans cette fièvre, sopeur, sans frissons, ni froid ni soif. — sueur à la tête et aux mains — dyspnée — mal de tête et de ventre — langue blanche, toux ordinaire pendant la fièvre — la coqueluche rebelle jusqu'ici à tous les médicaments, était donc alors masquée par une fièvre double quotidienne.

Le 8 je donnai tart. stibé 4. Avant, pendant et après la fièvre dans l'eau 25. g.

— Le 9 peu d'amélioration — la fièvre est revenue — même prescription. — Le 10 la fièvre n'est pas revenue. Mais la coqueluche a reparu telle qu'auparavant — l'enfant est beaucoup changée — le nez est enflammé — elle est pâle, amaigrie — défigurée — rougit souvent sans cause — Le 11 *Bellad.* 4. nul — Le 12 *Asa fetida* 2 qui agit subitement et éteignit enfin la coqueluche. Du 12 au 14 toux catarrhale qui est guérie par *pulsat.* 6. Le 15 guérison complète.

En vérité l'homéopathie a tort de guérir plus de maux que l'Allopathie: ses services du bas de l'échelle sont une raison, non pour la remercier, mais pour l'avilir: si elle ne guérissait que les grandes et nobles afflictions, on la traiterait aristocratiquement de pair à pair avec sa rivale, mais comme elle a en outre le malheur de comprendre dans sa thérapeutique, et dans ses guérisons, des petits maux.... petits, mais rebelles à l'Allopathe.... qu'avant elle il fallait supporter, sous peine d'être cloué sur une garde-robe, ou d'être mis au lit pour 2 ou 3 jours, on la rapetisse et on lui jette le mépris. On oublie les grands services pour ne se rappeler que les petits, et les petits servent de terme de comparaison .... l'homéopathie est bonne pour les bobos .... mais l'Allopathie !.... Eh bien quoi ? l'Allopathie.... guérit très peu les grands bobos et pas du tout les petits. Plus les maux sont petits, plus ils sont guérissables, je crois, pourquoi donc l'Allopathie ne les guérit-elle pas comme nous, et pourquoi donc, si nous les guérissons plus qu'elle, cet avantage nous devient-il source non de reconnaissance, mais de mésestime et de déconsidération?

Un enfant de 8 ans était souvent pris la nuit de douleurs aiguës aux mollets; Il disait, et le croyait, que des chiens lui venaient ronger les os. Il passait des heures entières dans l'insomnie et la souffrance: son médecin lui avait prescrit:—*eau de sureau* — *Laudanum* — *Terébenthine* — *Ammoniaque* etc. tous remèdes qui mettaient un mal à la place de celui à guérir, et choquaient par leur odeur. — On me demanda si je pouvais faire quelque chose. Comme l'enfant se couchait le plus ordinairement avec le pressentiment de son mal, je fis prendre le soir, où on me le fit savoir. *Rhus toxicod.* 6. la nuit fut bonne.— Mais ne voulant pas me déranger les autres jours, je laissai aux parents. *Chamom.* 2 et *Acid. Phosphori.* 4 qu'ils devaient donner d'après mes indications. Les douleurs furent toujours calmées...

L'Allopathe n'avait pas pensé à la *Chamomille*; probablement il eût guéri comme moi *le bobo*, *de l'enfant gâté*, comme il l'appelait. Quant à *l'acid. phosph.* il ne l'eût pas employé, car il n'en connait que le nom. — Et pour le *Rhus*, il ne l'étale dans ses recettes que dans les grandes circonstances de paralysie.

Et voilà justement pourquoi nous guérissons les petits maux parceque nous avons plus de médicaments, et que nous savons les diviser en petites doses pour les proportionner au degré de souffrance et de force des individus.

Un enfant de 4 ans s'était presque toujours plaint de mal de ventre, et avait quelquefois rendu des vers. Au mois de décembre dernier, malgré voyages et Allopathes, il se plaignit de nouveau des mêmes symptômes. La famille arrivée à Rome consulta, suivant l'habitude, un Allopathe lequel donna du *Camphre* de tous les côtés — envain — *Rhubarbe* et *tanaisie* — envain — *Aloës*, *Camphre*, *Calomel* — envain — enfin le *Carbonate de fer* pendant 8 jours jusqu'à 15 grains: Il est vrai qu'il rendit une fois deux

ascarides dans une selle molle — mais 2 seulement c'était trop peu. — Les parents à la fin devenus raisonneurs exposèrent au médecin que 2 ascarides filiformes ne suffisaient pas pour expliquer des symptômes si persévérants — que si les vers ne reparaissaient pas ou peu, il y avait pourtant persistance des mêmes symptômes morbides, inappétence, bizarrerie, etc. — De plus, à la suite du *carb. fer.* étaient survenues des évacuations intestinales ainsi caractérisées — Selles moulées, mais comme cuites, brûlées, fangeuses, vert sombre, mêlées de brun sale, sans plus de fétidité, et quelques jours après petites selles avec ténesmes, fréquentes, moulées en crottes de mouton, glaireuses 10-12 par jour. — Ce fut alors que les parents me consultèrent. Je donnai sulphur 2, 3 fois par jour, et l'enfant se rétablit. Après huit jours les selles étaient naturelles, l'appétit encore peu décidé — et — (j'ai oublié de parler d'une ophthalmie indolente, avec rougeur vive de la sclérotique qui était venue encore à la la suite du *carb. fer.*) — l'œil était redevenu sain.

Mais sachant ma grande habitude des enfants, et croyant désormais à l'homéopathie, les parents me prièrent de continuer le traitement. — Continuer le traitement! dira l'allopathe, quel besoin, je vous prie? au-delà des vers qu'y a-t-il? — Il y a la cause morbide qui les a engendrés, et que vous n'avez pas détruite, quand en avez détruit seulement un produit accidentel. J'avais dit aux parents : — il y a long-temps que votre enfant souffre; cette longue souffrance indique un mal à soigner, non un mal local, mais un mal général. Attendre plus long-temps un travail heureux de la nature, est possible, mais est une loterie. Voulez-vous vous y fier? je ne le vous conseille pas. Il faut traiter votre enfant — mais maintenant homéopathiquement ou allopathiquement? homéopathiquement, car vous l'avez déjà éprouvé, tant que vous confierez votre enfant à l'allopathie, il aura toujours des vers, ou toute autre affection transformée par l'influence qui les produit. Car l'allopathe juge mal ces phénomènes morbides, et les jugeant mal, les traite mal. Pour lui, la maladie commence à la formation des vers et s'arrête à leur disparition; le traitement commence aux vermifuges et s'arrête aux vermifuges. — Mais quoi! ces vers comment sont-ils venus? n'y a-t-il pas une cause qui a présidé à leur génération, et pour les avoir anéantis, pensez-vous avoir anéanti cette cause? non assurément. Aussi qu'arrive-t-il? c'est que cette cause restant encore intacte dans l'organisme, peu de semaines, peu de mois se sont écoulés que de nouveau les vers se reproduisent, ou que d'autres formes morbides amenées par cette cause se développent. L'allopathe n'aperçoit plus de vers dans les selles, il déclare le mal guéri; nullement, car s'il n'y a plus de vers, cette forme de la cause morbide se traduit sous d'autres symptômes, dont la chaîne lui échappe, et qu'il traite comme des maladies indépendantes — ou, sinon, un heureux changement s'est opéré dans l'organisme et l'a débarrassé de tout mal. Il est si vrai que la maladie n'est pas toute dans les vers, que vous voyez combien de fois, après ces parasites expulsés, combien d'enfants rester aussi bizarres, aussi inquiets, aussi malingres dans leur santé, et présenter toujours des symptômes quel-

conques, semblables ou non, de malaise. C'est que la médecine veut ici quelque chose de plus que les vermifuges.

La conclusion est qu'il ne faut pas fatiguer sans choix et sans bornes les enfants par des vermifuges, qu'il faut bien étudier leur constitution, et que plus le mal est vieux et opiniâtre, plus il faut l'attaquer dans l'organisme en général.

Je continuai ce traitement deux mois, je le fis suspendre deux mois, et engageai les parents à le reprendre à Paris, où ils se rendaient à cette époque.

Les médicaments dont je conseillai l'usage furent *hydrarg*, 4. — *physalis* 2. — *graphite* 5. — *sulphur* 6. — *silicea* 12. — *Jodium* 3.

Le fait suivant est un exemple de la légèreté peu scrupuleuse avec laquelle certains allopathes font leur médecine. — C'est plutôt parmi ces guérisseurs que l'homéopathie rencontre ses plus fougueux adversaires, et ce doit être, car l'homéopathie, par les études profondes et les réflexions consciencieuses qu'elle exige, est en guerre avec leur manière de faire. Quand ce ne serait que pour ces médecins, les académies devraient encourager la doctrine de Hahnemann, car avec elle, il faut absolument se donner de la peine, beaucoup travailler, beaucoup comparer, connaître les médicaments, et en venir à ne pas se contenter de la médecine trop facile des sangsues et des purgatifs, il faut diagnostiquer minutieusemeut; on ne peut jouer impunément sur des symptômes grossiers la santé d'un malade, on ne peut faire ses visites à la hâte, un pied dans la chambre, l'autre dans l'escalier; il faut par force de l'instruction, de l'attention et de la conscience.

Un enfant de 3 ans fut pris de diarrhée: on appela un allopathe, qui pendant 8 jours donna je ne sais quoi; . . . mais au bout des 8 jours l'état étant le même, il déclara qu'il fallait purger l'enfant, et sur ce il commença par administrer un vomitif. — Le lendemain même état. — Nouveau vomitif; l'enfant qui allait 10 fois par jour va 15 fois. — Il laisse reposer deux jours, puis il donne *crême de tartre* — dès le jour même, sang et ténesmes. — Le lendemain l'enfant était mal, il parla de sangsues à l'anus. Alors on m'envoya chercher — Je donnai *hydrargir*. 4 — le sang cessa, mais diarrhée aussi fréquente, — *aloës* 3, la diarrhée cesse dès le jour même, — mais le lendemain, elle revient, sans cause connue, telle qu'auparavant. — *Pulsat.* 3. — guérison complète.

Cette guérison est des plus vulgaires en homéopathie : je ne l'ai pas détaillée, je ne l'eusse même pas citée, si elle ne m'eût offert l'occasion de placer quelques mots sur les purgatifs.

Les purgatifs sont un des grands chevaux de bataille de l'allopathie, et la consommation qu'elle en fait est vraiment effrayante.... Et comment en serait-il autrement?... Qui ne peut guérir directement, doit chercher à guérir par moyens indirects. — Quand on ne peut attaquer le mal par des voies spécifiques et paisibles (homéopathie), il faut bien l'attaquer

par des voies détournées et violentes (dériver, revulser, purger, allopathie).

L'allopathie ne recommande si chaudement ses purgatifs, que parce qu'elle est ignorante des propriétés réelles des médicaments. Si elle connaissait ces propriétés, elle guérirait le mal non par un remède soi-disant purgatif, éloigné, mais par un remède proche et propre. Mais combien elle est loin encore, même de la pensée d'acquérir jamais cette connaissance; pour elle, tout médicament n'agit que par révulsion: l'*helleborus niger* guérit certaines hydropisies, il n.y a là nulle action direcle, spécifique, c'est par une révulsion intestinale.

Ce qui est on ne peut plus faux, et pour le démontrer, il n'y a qu'à considérer les guérisons homéopathiques où, sans une selle de plus, sans la moindre crise, sans le plus petit accident révolutionnaire, au moins provoqué exprès par le médecin, la santé se rétablit. Où sont donc alors les purgations d'où dépendent, suivant l'allopathe, les effets curatifs?

La liste des purgatifs serait de combien diminuée, du jour où le médecin saurait donner à l'action des médicaments une interprétation vraie, du jour où les donnant à dose non forcée, non purgative, il en démasquerait et appliquerait les propriétés réelles. Le médecin alors, pour guérir un asthme, une dartre, une diarrhée, une céfalagie, une ophthalmie, une angine, etc., ne dirait plus : prenez un purgatif... mais prenez tel remède approprié ... ne dirait plus : je vous ai purgé ... mais je vous ai guéri, comme en tout autre cas.

Tous les médicaments peuvent être purgatifs : c'est assez dire qu'il n'y a pas un seul purgatif. En aucun cas, ne forcez les doses, vous n'aurez ni purgatif, ni vomitif. L'homéopathe emploie chaque jour, sans que le malade en aperçoive aucun de leurs prétendus effets, ce que l'allopathie présente comme les plus dangereux drastiques, *Veratrum* — *Jalap.* — *Coloquinte* — *Colchique*, *etc. etc.*

Pourquoi un purgatif s'appelle-t-il purgatif? on ne le croira pas, mais c'est pourtant ainsi : uniquement parce qu'il a plu aux auteurs de se copier et de le loger sous cette rubrique. Car il n'ya pas de propriété spéciale qui l'y place : à haute dose tout médicament est purgatif. Celui qui y est inscrit ne mérite pas plus son numéro que tel qui en est exclu. Quand donc un allopathe dit à un malade : prenez un purgatif... jugez ce qu'il lui prescrit.

Un purgatif est un médicament que l'on destine à détourner et à expulser des matières morbifiques. Mais que sont donc ces matières? sont-elles autre chose que des produits d'une cause morbide primitive qui s'est développée en ces symptômes? Que fait-on donc en éliminant ce produit? A mesure qu'on l'élimine, à mesure ne va-t-il pas se reformer? car en quoi a-t-on agi sur la cause? — On guérit sans nul doute, car toute maladie ou longue ou courte trouve sa fin. Mais quelle perte de tems, et quelles souffrances!

Certainement il est des médicaments qui, même à petite dose, exercent une action élective sur l'intestin, mais l'effet n'en est jamais purga-

tif. Êtes-vous constipé? ils vous guériront de votre constipation — dysentérique, de votre dysenterie, etc. etc... Rien de plus. —

Si la méthode perturbante est quelquefois utile, perturber n'est pas purger.

Il faudrait supprimer tout d'un trait purgatifs et Purgons. Le pauvre enfant que j'ai cité s'est assez mal trouvé de l'un et de l'autre. L'allopathie avait cru nécessaire de le purger; qu'en arriva-t-il? Moi, sans me soucier de théories imaginaires, mais seulement de symptômes réels, je ne le purgeai pas, et je le guéris. Combien d'autres faits pourraient être joints à celui-ci.

Les purgatifs méritent condamnation, parce que l'ancienne école a foi en eux, et que cette foi orgueilleuse lui fait croire qu'elle est arrivée en médecine aux colonnes d'Hercule — *nec plus ultra*... De là que de méfaits! — parce que cette opinion générale inspire une fausse confiance aux gens du monde. J'ai connu des familles où l'on s'exténuait de purgatifs, et où l'on était fermement convaincu que c'était la panacée de tous les maux.

Quand l'allopathe provoque ses évacuations comme dérivatives, il fait une mauvaise médecine, en ce qu'elle est indirecte; mais quand il les provoque comme purgatives, il fait une médecine pitoyable. Car c'est une erreur de laquelle il faut désormais revenir, que de croire que l'on ne puisse se purger sans s'inonder d'excréments. S'il en était ainsi, s'il fallait absolument, pous se purger, faire de son corps un cloaque, un égoût, si les purgatifs purgeaient véritablement, mais quel bonheur, que de succès pour le médecin! mais ils devraient être la médecine exclusive, toute puissante dans les maladies dites à tort ou à raison humorales, la syfilis, les scrofules, la ftisie, le scorbut, les dartres, etc. etc. Heureusement la thérapeutique a des moyens plus positifs que ceux-là, et ses guérisons alors se font avec autre chose qu'avec des purgatifs.

Pauvres malades, vous n'en savez pas davantage, on vous dit qu'on vous purge, et vous vous croyez purgés: mais on vous paye de mots. Sachez bien que les purgatifs ne purgent que les maladies où médecines et médecins seraient complètement inutiles. Dans les maux sérieux, ils ne purgent pas, peut-être ils dérivent; mais il y a mieux que ces moyens-là.

Quelquefois, pour traiter une affection gastrique ou abdominale, le médecin emploie ce qu'il appelle, et croit bien être un purgatif, la *rhubarbe*, le *tart. stibié*, le *sfate de soude*, etc. Mais je lui en demande bien pardon, quand même il emploierait ces médicaments à dose purgative, les noms de convention ne changent rien aux choses, ce ne sont pas là des purgatifs, ce sont des remèdes locaux, ordinaires, directs, peut-être homéopatiques, qui agissent malgré la purgation, qui agiraient mieux encore, à dose juste, sans purgation.

Voulez-vous être purgés? Prenez non un médicament banal, enregistré par caprice parmi les purgatifs, qui ne réponde en rien à votre maladie, qui ne soit bon qu'à vous torturer de coliques, et à vous épuiser de selles puantes, prenez un médicament qui soit en rapport réel avec votre

affection, et puisse descendre dans tous les secrets de vos symptômes morbides.

Croyez-vous de bonne foi que pour être purgé, il faille renvoyer tout ce qu'on vous a fait avaler?

Il n'y a pas de purgatifs en homéopathie? — Non — et vous voyez pourquoi. — C'est qu'à part les cas d'empoisonnements, d'indigestions, d'obstructions mécaniques, il n'y a pas nécessité d'évacuer, et il n'y a pas nécessité d'évacuer, parce que les maux se guérissent directement et suivant la loi générale. *Similia similibus*. A faire le parallèle des traitements allopathique et homéopathique, les deux écoles ont une conduite toute opposée.

Là où l'Allopathe flaire des évacuations abondantes, l'homéopathe ne sollicite pas une selle de plus.

Là où l'Allopathe ne prononce sur l'action de son médicament, que s'il lui a vu produire une révolution matérielle et bien dégoutante, l'homéopathe a bien soin au contraire que l'action de son médicament soit à peine perceptible.

L'Allopathe veut que son médicament entraine et jette tout au dehors — aussitôt pris, aussitôt rendu — l'homéopathe tient surtout, à ce que rien ne se perde de son médicament, que tout reste, tout soit gardé dans le corps, pour y exercer une influence lente, intime, pénétrante, dynamique.

Le médicament Allopathique ne s'appelle purgatif qu'à condition de bouleverser les entrailles et de précipiter tout ce qu'il rencontre. — Le médicament homéopathique appliqué suivant la loi commune *similia*, sans rubrique, sans classification, sans étiquette, doit filtrer en silence dans tous les plus petits symptômes du mal et dans les derniers replis de l'économie.

Que vous en semble? A qui la supériorité de la logique? A l'homéopathie, selon moi. Ainsi une organisation est décidément modifiée; ainsi sont coupées les racines du mal, ainsi on se purge sans douleur, avec certitude, non pour un jour, une semaine, un mois, une saison peut-être, mais pour la vie.

---

2 octobre. Une jeune dame fut, à l'automne de 1843, saisie d'une toux aboyante, furieuse, fréquente — en même tems prurit dans la gorge et sous le sternum — gout sucré, douceâtre, de sang — avec les secousses de toux chaleur qui court dans les bras et les doigts. — Amaigrissement très remarquable depuis quelque tems, mais surtout depuis huit jours. — bouillonnement de sang — palpitations en montant — appétit irrégulier — grand sentiment de fatigue. — A l'auscultation la poitrine est saine, la respiration est naturelle — Ponr le 2 et le 3 *Veratrum* 6 — le 4 péjoration — les accès de toux sont sans relâche, auparavant bornés au jour, ils ont envahi le repos de la nuit — gorge douloureuse — céfalalgie — se sent très affaiblie et très malade — froid général — grande somnolence — mélancolie, envie de pleurer — les joues en feu — pouls lent — à la poitri-

ne simple sensation de fatigue — Voix la même — peu de dyspnée — nul appétit. — *Actd. metalli* 12.

5 Mieux — l'humeur est bonne — la toux presque nulle le jour, a reparu le soir avec accès forts et très pénibles, mais s'est passée à l'heure du sommeil — nuit calme — appétit meilleur — grande faiblesse encore mais sans cette sensation sombre de maladie. — *même médicament.*

6. Même état, toux très violente et bornée au soir. *même médicament.*

7. La toux du soir beaucoup diminuée et devenue naturelle. Nuit bonne. — *même médicament.*

8. Moins bien — abattement remarquable — grande prostration, tristesse sans motif. — peu de toux. — *Veratrum* 3.

9. La toux a entièrement disparu — retour des forces. — *même médicament.*

10. Guérison complète.

Qu'on insulte tant qu'on voudra aux petites doses, je ne sais, pour moi insulter aux faits, pas plus qu'au soleil. Après les succès de sa pratique, l'Allopathe conclut: ma médecine est vraie. Pourquoi après ses succès, l'homéopathe ne pourrait-il conclure lui aussi: ma médecine est vraie?

J'ai eu occasion, dans une autre circonstance, de faire parvenir au journal du doct. Léon Simon la guérison par. *Acid. metallic.* 12. d'une fièvre pernicieuse, venue en plein hiver, chez une dame débile affectée d'une inflammation de l'utérus. Je l'aurais peut-être aussi bien guérie avec *Chinine plenis manibus*, mais mieux, non.

---

28 Novembre. Une comtesse Russe de 30 ans environ souffrait depuis 4 ans — élancements à l'ovaire gauche — gonflement du ventre pire aux époques de la menstruation. — Serrement pénible autour du corps qui lui communique une tristesse profonde: alors elle s'ennuie d'entendre parler, même de bâiller. — Envies de vomir fatigantes, plus souvent le matin à jeun, d'eau simple, avec langue nette. — Règles peu abondantes — très régulières — précédées de grandes souffrances, et accompagnées de constipation, le plus souvent. — depuis peu dyspnée en marchant — quelquefois des diarrhées subites, violentes, mais le plus habituellement constipation, et en allant à la selle, sortie de sang par les parties génitales. Ce sang vient quelquefois 3 — 4 jours de suite, puis il est 8 jours sans venir, pais il reparaît. Depuis les deux derniers mois, il vient fréquemment; auparavant, il restait des mois sans reparaitre. — De tems en tems sensation de grande chaleur aux parties externes. — Dans le cours du mois flux blanc plus ou moins abondant, quelquefois âcre et brulant. — A l'utérus nul poids, nulle chaleur, nulle douleur au toucher — stérile, chargée d'embonpoint — froid habituel aux pieds et aux reins — souvent sensation comme d'une eau chaude, fumée, vapeur qui parait affluer de l'hypogastre et voudrait, après s'être répandue, comme sortir par les parties. — D'autres fois sensations douloureuses, comme coliques de vents qui grondent autour des flancs, serrent le ventre comme dans un cercle de fer,

l'empêchent de marcher, de s'asseoir, viennent se terminer au pubis, durent plus ou moins, et finissent par une diarrhée fréquente, impétueuse et copieuse — d'autres fois, douleur pressive vers l'ovaire, plus supportable au lit et au repos, qui s'accompagne du flux cité beaucoup plus abondant, avec elle spasme général qui la jette dans une grande prostration: l'utérus alors lui parait s'ouvrir, se déchirer, se fendre, la douleur descend dans les cuisses et les paralyse, elle étouffe, sensation de tiraillements partout, toux nerveuse suffocante qui l'empêche de rester en supination. — Aversion pour le mouvement. — S'emporte facilement. — Feux subits qui montent au visage et l'enflamment passagèrement.

Tels furent les symptômes le plus remarquables. J'avais traité le mari de cette dame: la dame, ce qui arrive souvent, quoique témoin de la guérison de son mari, restait incrédule. Ce ne pouvaient être des globules de sucre qui l'avaient guéri etc. Elle faisait avant, et elle fit encore après, de l'Allopathie, mais enfin découragée de n'y trouver aucun avantage, elle voulut, elle aussi s'exposer à être guérie par des globules de sucre.

Le traitement commença le 28 novembre. — Je ne le décrirai pas en détail — je me contenterai de dire que le sang vint en décembre 6 fois — en janvier 3 — en février 0 — en mars 1 fois — enfin pour la dernière fois en avril une très légère strie. — Depuis il n'a pas reparu. — En même tems, elle se trouva délivrée de tous les accidents nerveux qui accompagnaient ces apparitions de sang. Je répare ici un oubli que j'ai fait dans mon exposé. — Le sang n'était pas une hémorrhagie, il consistait seulement chaque fois en deux ou trois cuillerées de liquide, au plus. Je dois aussi observer qu'il n'y avait nulle tumeur à l'ovaire, ni tumeur, ni sensibilité aucune au toucher.

Au mois d'avril, il ne lui restait plus qu'une leucorrhée abondante, laquelle existe encore la même — mais elle ne voulut plus suivre de traitement. Je lui observai que cette leucorrhée indiquait une guérison incomplète: elle me répondit qu'elle l'avait plus ou moins depuis son enfance. — Je n'avais plus qu'à me taire: Mais j'ai toujours eu pour opinion que le mal n'était pas déraciné.

Les médicaments que j'empoyai furent: *Bellad.* 6 *Mercur.* 4. *Lachesis* 12. *Grafite* 5. *Platine* 4. *Murex purpurea de Petroz* 4 — J'en employai d'autres *nux*, *Ignatia*, *Cocculus* etc. mais ils ne furent qu'intercurrents.

Un jeune étranger de 18 ans vint à Rome en 1842, et m'exposa: qu'il avait une grande sensibilité sur toute la longueur de la colonne vertébrale. Le toucher même, à travers les vêtements, lui était très douloureux — la souffrance était surtout très vive au-dessous de l'occiput et au sacrum. — Aux jambes et aux pieds, sensation de fourmillement, d'engourdissement, comme de stagnation du sang —

Douleur, s'il reste long-tems debout — il doit s'asseoir — douleur encore, si assis, il ne s'appuie pas le dos.

Engourdissement aux bras, fourmillement — douleur dans les cuisses — ne manque pas d'embonpoint — visage un peu hâve, avec couleurs dans les sillons des joues, légères, non unies au reste du visage — fourmillement au nez, presque toujours sensation comme s'il avait un coryza. — Les yeux sont petits, sans vivacité, plombés. — Un peu de toux et de dyspnée — parfois goût acide dans la bouche et expulsion d'une eau aigre. — Gorge douloureuse au toucher, moins au mouvement, avec sensation de brûlure et d'épingles — appétit assez bon. — Constipation ou diarrhée, mais depuis 3 mois diarrhée au commencement très douloureuse. — Sommeil bon, sans sueurs nocturnes — urine trouble — au réveil grande faiblesse des extrémités — pouls régulier, lent — froid aux pieds — pollutions fréquentes, quelquefois avec sensation de froid aux vertex.

D'aussi loin qu'il se souvient, il souffrit toujours plus ou moins de cette affection. Enfant, on le soigna allopathiquement, et on lui mit des moxas — Il grandit aisément pendant 2 ans, puis sa croissance développant de plus en plus ses maux, il se remit de nouveau entre les mains de l'allopathie; mais ce traitement, loin de le rétablir, allait l'achever, lorsqu'il se confia aux soins d'un homéopathe distingué de Londres, le Doct. Curie. Jusqu'à 16 ans il avait fait de l'allopathie et toujours de plus en plus malade, de 16 à 18 où je le vis, il faisait de l'homéopathie.

Sa reconnaissance était grande pour le doct. Curie, qui, disait-il, l'avait sauvé. Il avait une sœur encore plus malade que lui.... syncopes.... convulsions, etc... laquelle depuis 15 ans sous le traitement allopathique, n'avait vécu qu'au lit, et qui put commencer à marcher, après 2 mois au plus, de traitement par le doct. Curie.

Pour moi, je lui conseillai — 3 fois par semaine, frictions avec *Arnica t. mère.* sur la colonne dorsale. — Lotions générales froides au sortir du lit, chaque jour. — Sur la colonne, un mouchoir mouillé dans toute sa longueur, qu'il devait garder tout le jour. — Et pour médicaments, *Silicea* 5. *Calcarèa* 4. *Arsenic* 5. *Zincum* 3.

Aprés 2 mois qu'il passa à Rome, sa santé avait fait des progrès très satisfaisants.

Un étranger de distinction, traité par le célèbre homéopathe, doct. Dunsford, reçut le conseil de voyager sur le continent : il arriva à Rome et me consulta :

État variable et capricieux, un jour très bien, le lendemain mal, et dans la même journée des changements subits. — Douleurs erratiques peu intenses, mais importunes, au ventre, aux bras, aux épaules, aux reins etc. Quelquefois nausées le matin à jeun.—Quelquefois, avant le diner, grand sentiment de faim, il semble que rien ne le rassasiera; au moment même du diner l'appétit manque, et deux heures après le diner, de nouveau angoisse de la faim. — Ballonnement du ventre — des mucosités et quelquefois un peu de sang dans les selles — dit n'avoir d'hémorrhoïdes ni ex-

ternes ni internes — des coliques — fourmillements à l'anus, et au dos du nez — des renvois le plus souvent sans goût. — Il y a 15 jours a rendu un lombric. — Ordinairement deux selles par jour, il est mécontent de lui-même quand il n'a pas ses deux selles et surtout celle du matin. — Sécheresse des mains — chaleur passagère au visage, ou sensation désagréable comme d'une toile d'araignée. — Somnolence après le repas — supporte très bien la fatigue, surtout si l'humeur est bonne. — état général nerveux et à pressentiments — taille élancée — physionomie de santé — une distraction suivie suspend toutes ces sensations.

Un allopathe, que ce gentilhomme avait consulté dès son arrivée à Rome, lui avait diagnostiqué une affection vermineuse, et lui avait donné de la *térébenthine*.

N'était-ce donc qu'une affection vermineuse? Ce médecin avait pourtant pu savoir, comme moi, que les symptômes du malade existaient depuis 3 ans et plus, et que deux fois seulement il y avait eu expulsion de lombrics.

C'est toujours une faute, à mon avis, que de regarder les vers comme affection primitive, et cause de la maladie, et de croire que leur destruction décide de la guérison : mais surtout ici, c'était une faute, et le traitement le prouva. Le malade prit avec scrupule le médicament, et s'en trouva plus mal.

Des médecins de Londres avaient dit au malade qu'il y avait chez lui débilité de la muqueuse gastrique. — Qu'est-ce qu'une lésion de muqueuse qui paraît avec l'ennui, qui disparaît avec la distraction? — Avec les sobriquets qu'ils donnent aux maladies, les médecins amusent quelquefois les malades qui les répètent et ne les comprennent pas; mais il arrive souvent que leurs confrères sont mis en contradiction, et que par suite le malade perd sa confiance même dans le plus honnête. — Pour moi, je ne vis dans les symptômes décrits qu'une affection nerveuse, hypocondriaque, et j'exprimai nettement mon diagnostic.

Je le traitai donc dans ce sens. — Je donnai, pendant un mois, à 36 heures de distance, alternativement *Nux vomi.* 6.—*Sulfur* 6, et déjà après 15 jours il y avait amélioration notable. Repos de 15 jours, et reprise du médicament. — Le noble étranger partit pour Naples en parfaite santé : l'hiver dernier 1843-1844, il était de nouveau à Rome dans le même état satisfaisant.

Lady . . . . au retour d'âge, était depuis 4 mois affectée de souffrances diverses. — Dès l'apparition des symptômes, l'allopathe qui la soignait lui avait fait une saignée. — Après la saignée, amélioration subite. — Mais un mois environ après, elle éprouve les mêmes symptômes, — de nouveau la saignée, et de nouveau amélioration subite, mais pas encore de rétablissement. — Avant la fin du troisième mois, retour des mêmes symptômes ; mais cette fois elle ne croit plus à la saignée, elle se traîne, comme elle peut, jusqu'au quatrième mois, où, cherchant nn traitement plus heureux, elle entendit parler et voulut essayer de l'homéopathie.

Les symptômes étaient aujourd'hui comme il y a 4 mois. Tête chargée, pesante, comme dans l'ivresse, fréquente menace de chûte. — Perte de la mémoire, au point qu'ayant commencé une phrase, elle oublie ce qu'elle vient de dire, et ne peut la finir. — Constipation habituelle. — Engourdissement des bras et des mains qui semblent perdus dans les réveils nocturnes — lequel se passe peu de tems après le lever, mais jamais entièrement; il reste à l'extrémité des doigts un fourmillement désagréable.

Même sensation aux extrémités inférieures.

La vue est beaucoup tombée depuis les saignées. Elle voit comme un brouillard devant les yeux, ce qui donne à son regard un caractère particulier.

Menstruation en son tems irrégulière et peu abondante. Autrefois, des éruptions assez fréquentes. Elle porte encore une dartre volante qui lui parcourt le visage, petite, farineuse, sans prurit.

Il y a 8 ans, a eu un avortement. A cette époque, lui vint une toux violente qui avait cessé, il y a 4 ans, et qui est revenue depuis 4 mois, sans douleur de poitrine, quelquefois le matin, mais plus souvent le soir en se couchant et après le premier sommeil. — Crachats épais, fétides.

Malaise remarquable au scirocco.—Peu d'appétit.—Urines troubles.

Je vis la malade le 1er mars 1843 — le 26 elle était guérie. Je lui conseillai de ne rien prendre de tout le mois d'avril, et de recommenceu au mois de mai. Mais alors elle quittait Rome et me pria de lui fournir les médicaments nécessaires.

Je me servis de *Lachesis* 12. — *Sepia* 6. — *Nux* 4. — *Cocculus* 3.

Parmi les personnes qui me liront, quelques-unes sans doute auront vu des maladies de ce genre traitées par l'Allopathie: quel en a été le résultat? Ou les malades fatiguées de ce traitement l'ont abandonné et se sont guéries d'elles-mêmes. — Ou elles ont succombé à une apoplexie, à uue hydropisie, ou à quelque autre affection suite d'une débilitation extravagante. N'est-ce pas vrai? L'Allopathe saigne et saigne à outrance, Mais enfin, qu'est-ce donc que la saignée? Est-ce un médicament? n'est-ce pas un agent négatif qui n'opère que par soustraction? Autant elle est bonne, héroïque dans les maladies mécaniques par engorgement, autant elle est dangereuse dans les maladies dynamiques et vitales. Qu'introduit-elle dans l'organisme? Elle prend, elle ne rend pas. Saignez dans une maladie aigue, la force de résistance soulevée par le mal a vite réparé le vide et le dommage d'une saignée modérée et intelligente, mais dans une maladie non aigue, chronique, cette force est de beaucoup éteinte, la réaction ne monte plus au niveau de l'action, le dommage domine et reste; puis, dans un retour d'âge, la maladie n'est pas simple et locale, mais compliqnée et générale, et tout ce qui forme la constitution, l'être, yest intéressé: alors donc, se livrer exclusivement à des saignées, comme à la cause unique du mal, et au but unique de la thérapeutique, est une maladresse impardonnable. — Qu'importe qu'il y ait des symptômes cérébraux, Ils sont moins le signe d'une encéfatite, que d'une rupture d'équilibre et d'harmonie par

une fonction qui cesse, ce n'est donc pas une maladie matérielle à traiter mais une maladie dynamique. Dans les symptômes cérébraux n'est pas la racine du mal; après la saignée il y a amélioration, mais amélioration perfide, comme presque toute amélioration palliative. Au reste quelle autre médecine pourrait faire l'Allopathe? Après saignées et dérivatifs, que lui reste-t-il?

Ce que le retour d'âge est aux femmes, les hemorrhoides le sont aux hommes; c'est leur retour d'âge. A l'âge du déclin elles commencent à devenir redoutables, par les mêmes raisons de diminution des forces, de chronicité, de complication et de participation fréquente sinon constante de tout l'organisme. Le médecin qui ne voit là qu'un élément morbide, le sang, et n'oppose alors que la saignée, ou les purgatifs, conduit son malade à sa perte. Combien d'exemples en pourrais-je citer, mais alors il me faudrait non perdre le tems à un opuscule, mais à un gros livre.

Ce sont de telles comparaisons qui font bénir l'homéopathie. Il faut avoir exercé l'autre médecine pour apprécier tous les bienfaits de la doctrine de Hahnemam. Oui l'homéopathie est une inspiration du ciel.

Le sexe est vraiment la proie des sangsues. Outre les maladies communes à tous, il a de plus celles de ses fonctions particulières. La première menstruation s'annonce péniblement — vite des sangsues — Elle se fait mal — des sangsues — elle se termine avec orage — encore des sangsues. Puis les métrites, les ovarites, les péritonites, les flegmasia alba dolens — les inflammations de mamelles, les grossesses, etc. Il lui faut partout et toujours trébucher sur les sangsues.

Cette médecine parfois réussit, mais, comme disait spirituellement une dame, quand elle réussit, ce n'est pas tout. Il faut ensuite guérir de la guérison.

Une dame romaine enceinte de cinq mois souffrait de ces accidents si communs aux grossesses — étourdissements à tomber à la renverse — visage en feu — corps ardent — mouvement fébrile intense — tintements d'oreilles, — grande lassitude dans les bras et les jambes — douleur de gorge qui gêne la déglutition — obligée de se coucher — très mauvaise humeur — quelques légères envies de vomir.

Dans une première grossesse, deux fois de pareils symptômes s'étaient présentés et deux fois elle avait eu recours à la saignée. — Cette fois, devenue depuis peu homéopathe, elle voulut me consulter auparavant. Cependant le mari qui n'était ni pour ni contre l'homéopathie, mais qui en présence des symptômes subits et intenses de sa femme, ne croyait pouvoir employer trop de précautions, avait appelé un Allopathe. Ce procédé me déplut, car il était inutile: on sait assez qu'Allopathe el homéopathe en présence ne sont pas faits pour s'entendre; mais j'aurais eu l'air de fuir, je restai: l'Allopathe donc consulté affirma que si la malade n'était pas saignée abondamment à l'instant même, il y aurait avant demain un avortement. — j'assurai, moi, que la saignée pourrait aussi bien nuire que servir,

que j'en laissais la responsabilité à l'Allopathe, mais que je répondais que si la malade prenait le medicament que je me proposais de lui donner, de main on pourrait la trouver levée et rétablie entièrement. — Le vieil Allopathe haussa les épaules. — la malade ayant dans l'homéopathie une confiance decidée, préféra l'homéopathe. — Je donnai simplement *Aconit* 3. dans l'eau, à prendre d'heure en heure — puis de 2 en 2 heures pour la nuit, et le lendemain, la malade était sur pied, jouissant de toute sa santé. —L'Allopathe la vit, me dit-on, mais.... *sunt qui oculos habent etc.*

Combien l'homéopathie est également heureuse contre les avortements. — J'inscris ici tout de suite un fait que je rencontre sous ma main.

Une dame avait fait malgré tout quatre avortements. Envain, les quatre fois, l'Allopathie l'avait mise au régime de ses saignées, de ses débilitants, puis avait volté vers les toniques et les fortifiants, et prescrit bains entiers, demi-bains .... puis .... marchez peu — ne marchez pas ... restez couchée... mangez beaucoup — mangez le moins passible etc. tout inutile: venait le quatrième mois et elle avortait. — Devenue de nouveau enceinte, elle ouit parler de moi et réclama mes soins.... Elle avait de fréquens malaises, comme pour s'évanouir—céfalalgies très fréquentes, et la nuit, dans le sommeil, sensations et réveils comme si elle était frappée d'un coup de sang — des jours entiers de demi-surdité. — Mouvements au ventre comme diarrhéiques. — Grattements à la gorge et sortie de glaires tenaces, salées, abondantes. — Flux leucorrhéique copieux et corrosif — dyspnée fatigante au haut du ventre — crampes violentes de tout le ventre — sensation comme de ballottement de la matrice à la marche — l'enfant bat à l'entrée de l'utérus, maux de reins, sueurs, douleurs qui prennent, laissent, oppression, gonflement du cou, l'enfant se roidit, la matrice durcit, se contracte, tremblement général, pression sur l'anus, des élancements d'une aine à l'autre, sous lesquels elle ne peut bouger, douleur presque constante au pubis, pesanteur extrême...

Nous touchions à la fin du 3e mois ... Je lui donnai à l'instant *Sabine* 5 à doses répétées.... tous les symptômes se calmèrent.

Quant à la grossesse, je prévins cette dame, que pour empêcher toutes les douleurs, ce m'était impossible, mais que j'empêcherais l'avortement. En effet la grossesse suivit assez douloureuse, mais elle vint à terme. — Le jour, seulement, de l'accouchement, on me fit dire que les douleurs, qui s'étaient très bien présentées, allaient s'affaiblissant, et que cette dame commençait à s'abattre; sur le champ, j'envoyai *Pulsat.* 3 et avant une heure tout était terminé. — Les médicaments à l'aide desquels je combattis les menaces d'avortement, furent *Sabine* 3. *opium* 2. *nux* 6. *secale* 1. *sepia* 4. *Ignatia* 3. *bellad.* 5.

Demandez à l'Allopathie de tels succès; Ils lui sont si impossibles que les nôtres en paraissent incroyables. là où échoue l'Allopathe, tout le monde doit échouer. Rien d'étonnant pourtant que l'ancienne école ne réussisse pas avec sa médecine chirurgicale de saignées, bains, repos, et de médicaments donnés sans règle et sans loi. L'étrangère qui fait le sujet de cet exemple rencontra dans le monde un Allopathe renommé, auquel elle s'avisa

d'exposer que, pour prévenir un avortement, je lui avais donné *Sabine* — apparemment, lui dit l'Allopathe d'un ton moqueur, vous n'avortez pas assez vite. — Ce que dit celui-ci, tous auraient pu le dire, car l'enseignement est commun — tous ignorent les propriétés réelles des médicaments. Qui m'eut jamais prédit, quand je faisais, moi aussi, de l'Allopathie, que j'arrêterais un jour des avortements avec le *seigle* qui me servait pour pousser aux accouchements? — Quoi! pouvoir tirer d'un même médicament des propriétés si opposées! Et ainsi est toute l'homéopathie, un perpétuel contraste avec l'Allopathie. L'ancienne école avec ses gros et ses onces ne sait pas un mot raisonné de matière médicale. De tel médicament qui devrait servir à arrêter un vomissement, l'Allopathe fait un vomitif — De tel qui devrait arrêter les sueurs, il fait un sudorifique. — Celui-ci devrait modérer les urines, il s'en sert pour les exciter. — Celui-là est destiné à combattre les diarrhées, il le donne comme purgatif. — Cet autre devrait aider au sommeil, il le prescrit pour tenir éveillé etc.

Une jeune dame avait une menstruation très irrégulière, ou des retards ordinaires de 8, 15 jours, ou des interruptions de 2, 3 mois. D'abord traitée allopathiquement, par sangsues, fer, bains de siége, etc., ses règles avaient reparu; mais bientôt, après ce succès fort douteux, ces moyens devinrent décidément nuls, et même son état général devint pire. La santé jusqu'alors assez soutenue s'altéra; la poitrine s'affecta : elle attribua ces changements au *fer* dont elle usait quotidiennement en abondance, elle y renonça, et d'abord se trouva un peu mieux; mais ce mieux s'évanouit aussi — que faire? Elle comprenait du reste que les sangsues ne sont pas un médicament, et qu'elles ne pouvaient jamais promettre une amélioration certaine ni durable, si même elles devaient encore améliorer. — Elle me fit appeler. Voisin d'une époque, je donnai *Pulsatille* 3 avec persévérance, et après 4 jours la menstruation parut. — Les mois suivants furent employés à en opérer la régularisation, avec *Pulsat.* 3. — *Sepia* 5. — *Fosfore* 6. — *Sulfur* 4. Le premier mois se présenta bien. — Le mois suivant il y eut un retard de 2 jours. — Le quatrième mois les règles étaient revenues avec exactitude. A cette époque, elle devint enceinte, ce qu'elle n'avait pu obtenir jusqu'alors, et ce à quoi certainement contribua la régularité de la menstruation conquise par les moyens homéopathiques.

Un succès en sens inverse — 1842 — chez une dame qui avait des règles trop abondantes. — Une menstruation abondante, surtout chez la femme d'une santé susceptible, qui a éprouvé dans sa vie des maladies longues et répétées d'organes importants, dont les enfants présentent un organisme plus ou moins maladif, qui compte dans sa famille des membres morts de maladies scrofuleuses, ftisiques, etc. . . est ou peut être la source d'affections très menaçantes. C'est toujours un symptôme à remarquer que ces hémorrhagies mensuelles, et comme un avertissement de se

mettre en garde. — Dans des cas de ce genre, je voudrais bien savoir comment s'y prendrait la puissante allopathie ; de bonne foi, que peut-elle? là les sangsues ne sont plus de mise.

Une dame de 30 ans, de santé délicate, de famille dartreuse, affectée d'une maladie de foie chronique, avait une menstruation abondante d'une durée pleine de huit jours. Je l'asservis 4 mois à un traitement homéopathique *Calcar* 6. — *Secale* 2. — *Sulfur* 3. — *Magnes. Muri.* 6. En même tems que la maladie du foie se guérissait, les règles rentraient dans les limites ordinaires. Pendant un an, à distance, elle dut suivre le même traitement, reprise — suspension — reprise, etc. — En 1843, j'eus occasion de revoir cette dame à Rome, elle ne se reconnaissait plus.

Un négociant anglais portait depuis dix ans une céfalagie qui se caractérisait ainsi : — tiraillements — sensation de gonflement — cercle autour de la tête — élancements et comme éclairs fugaces, et sensation d'une force qui ploierait la tête en arrière — chaleur intense au vertex, sensible à la main — sans fièvre — quelquefois grande soif — quelquefois fotofobie — visage défait — les pupilles alors sont à l'état ordinaire, mais les yeux paraissent creux, et la couleur en est comme verte — très mauvaise humeur — disposition à quereller — grand ennui — toutes ses paroles, le moindre bruit, répondent à la tête. — Nul appétit — s'annonce ordinairement par des frissonnements par toute la tête — grande pesanteur — tremblement général — urine chargée — durait une journée entière, ou demi-journée, et se passait dans le sommeil, lequel était plus engourdissant que de coutume.

Auparavant, les premières années, cette céfalagie se présentait une, deux fois au plus par mois, mais par la suite elle devint plus fréquente, elle venait toutes les semaines, et à l'époque où il me consulta, elle venait presque tous les jours, et lui rendait l'existence vraiment insupportable.

Il avait demandé souvent conseil à l'allopathie, mais il n'avait jamais rien fait de ce qu'elle lui avait prescrit. Il eut la sagesse de ne pas ajouter à son mal par des médicaments donnés au hasard d'un empirisme bien ou mal jugé. — Seulement — laissons les sangsues et les saignées que tous lui ordonnèrent, et qu'instinctivement il jugea malfaisantes — il se rappela avoir pris une fois avec quelque patience le *Kina* qui le rendit plus malade — et une autre fois l'*Ac. hydrocyanique* qui ne lui servit à rien.

Je lui donnai divers médicaments qui ne parurent faire aucun effet, *Nux* 9. — *Conium* 3. — *Sepia* 4. — *Aurum* 4. — *Ignatia* 3. — Enfin il vint chez moi un jour où l'accès commençait et s'annonçait devoir être très violent, remarquable par une sensation de chaleur intense au vertex, qui allait jusqu'à la brûlure. — Je lui donnai *Metall. Album* 7. l'accès alla sur le champ en diminuant, et une heure après il n'existait plus. Depuis, il n'a pas reparu ; au moins jusqu'à son départ de Rome, cet homme reconnaissant m'a-t-il remercié de l'en avoir enfin débarrassé.

Lady . . . arriva de Naples à Rome — 1843 — et me consulta. Mal de tête susorbitaire — plénitude — pesanteur — chaleur dans la bouche parfois, et aussi à la trachée, avec mauvais goût le matin. — Grande irritabilité, tristesse interne, mélancolie, envies de pleurer. — Pouls régulier — de tems à autre, poitrine très embarrassée — comme manque d'air — on voit la cage pectorale se soulever avec des efforts pénibles et inutiles, comme si elle avait un lourd fardeau sur le sternum. — Il y a 2, 3 mois, sensations fréquentes comme d'une goutte d'eau froide tombant sur le cœur, et, il y a peu de jours, palpitations violentes dans sa voiture — goût pâteux, épais, amer — nausées — langue sèche sans soif — inappétence — digestions lentes, sensations de crudité — ventre comme plein et gonflé, pesant, avec douleur froide rongeante (*expression de la malade*) générale — nulle douleur locale — urine diminuée — douleur aiguë au bras droit, le matin toujours, et quelquefois dans la journée, ne peut en faire l'extension, ni le mouvement d'élévation. — Il y a 5 mois, elle eut à Naples un gonflement œdémateux de la jambe et du pied droits, la menstruation alors était très régulière; actuellement ce symptôme existe à un degré très léger, et la menstruation est arrêtée depuis un mois. Sur cet œdème, cette douleur du bras, ces désordres digestifs, un médecin anglais avait annoncé une maladie du foie.

Lady . . . . voulait absolument que mon diagnostic fût celui du médecin anglais. — Une maladie du foie — et la preuve pour elle que ce diagnostic était juste, c'est que cet œdème datait de 5 mois, avant qu'on pût en aucune façon le rapporter à une grossesse commençante.

Pour moi, je n'hésitai pas à dire qu'il n'y avait nulle maladie du foie, car il n'existait ni fièvre, ni douleur locale; la douleur du bras ou de l'articulation scapulo-humérale ne me semblait nullement offrir le caractère d'une lésion hépatique, etc. etc. — Je diagnostiquai une grossesse à son début. — Mais cet œdème ? — Je ne sais ce qu'il fut il y a 5 mois, madame, si je l'avais vu, j'aurais su comment le juger; mais pour le moment, vous n'avez d'autre maladie qu'une grossesse d'un mois. Au reste, qui a tort, qui a raison, fiez-vous à moi, les choses s'éclairciront sous peu. — En attendant, je traitai Lady . . . . avec *Mur. Magn.* 6. — *Carb. Veget.* 9. *Kréosote* 3. — *Coculus* 6. . . et en 8 jours sa santé était entièrement rétablie. — L'œdème continua toujours un peu, la menstruation ne revint pas, tous les signes certains d'une grossesse se présentèrent, et il n'y eut trace aucune de maladie du foie.

Le père de Lord . . . . est mort jeune d'une attaque d'apoplexie; la mère est morte jeune aussi d'une maladie utérine. — Lui-même a eu une santé assez délicate jusqu'à présent, 50 ans. Il souffre actuellement de l'estomac, et d'une hémicranie gauche, mais plus rarement. — Depuis un mois, perte absolue de l'appétit. — Diverses sensations au creux de l'estomac. Le jour, un malaise plus ou moins supportable ne le quitte pas, et le soir, souvent maintenant, ses pieds se réfroidissent presque subitement.

Il s'endort avec une anxiété indéfinissable; puis, au milieu de son sommeil, il est éveillé par une sensation de fumée qui remplirait son cerveau, et la douleur d'un fer aigu qu'on enfoncerait et tournerait dans son estomac. — Alors il est obligé de se lever, il est hors de lui, haletant, tremblant, pâle, il sue froid — cet accès dure près d'une demi-heure, après laquelle il se rendort d'un sommeil triste et inquiet.... Vers le matin, des vomissements de matières aqueuses, filantes, aigres, quelquefois mais rarement d'aliments.

Il est ordinairement constipé — pouls tranquille. Il n'y a pas de maigreur. — Il me dit avoir suivi un traitement Allopathique qui n'avait fait qu'empirer son malaise: quel il fut, je ne l'ai su précisément.

Pour moi, du 11 février au 15 mars, je lui fis prendre toutes les 36 heures *nux vomi.* 6 — *metallum album* 12. — Au 15 mars il était rétabli; mais, pour confirmer la guérison, au 15 avril je lui fis prendre *sepia* 5. — *sulfur.* 6. Il dut le prendre dans ses voyages 2 mois de suite, puis un mois d'interruption — puis reprise le mois suivant.

Une dame, cliente du fameux docteur Quin, tomba malade à Rome: elle m'appela, et sur la question que je lui fis de ses antécédents, me remit une longue note de ce médecin, où je pris lecture des diverses maladies qu'elle avait faites, et où je ne remarquai, pour ce qui concernait un peu le cas dont il s'agissait, que ceci: « tempérament extrêmement nerveux, souffre depuis son enfance d'un engorgement du foie et d'une constipation obstinée qui lui ont causé des maladies diverses et bien graves, etc. ». Je la vis le 12 février — voici son état.

Depuis 5 jours elle est au lit, et de plus en plus malade; le malaise est venu au moment de s'habiller pour une soirée, subitement. — Céfalalgie violente, étourdissement — fotofobie — les yeux injectés, visage ardent — sensation de gonflement à la gorge — De tems en tems une toux brusque, subite, courte, secouante, avec crachats petits, globuleux et points de sang: malgré ce symptôme, elle dit n'éprouver à la poitrine qu'une sensation de resserrement: d'ailleurs l'auscultation et la percussion n'indiquent en effet rien — goût exécrable dans la bouche — peu de sueur — peu de soif—pouls petit, rapide, fréquent, parfois fuyant sous le doigt. — Douleurs tantôt séparées, tantôt simultanées, au foie, au bras droit, à l'oreille droite: sensation comme d'un cordon serré, vibrant, qui monterait des doigts, et du bras, et descendrait jusqu'aux côtes droites. Alors il y a engourdissement des doigts.—Constipation—au milieu de ces graves symptômes, un courage tel qu'on pouvait croire que la malade s'illusionnait.

Je donnai *Aconit* 2 de 2 en 2 heures.

Le 13 elle était mieux — *Aconit.* 3.

Le 14. — La nuit du 13-14, elle éprouva d'abord de vives coliques comme pour accoucher, puis sentit sortir avec bruit un flux abondant vaginal — puis l'urine fut douloureuse. Le matin 14 toute trace de ma-

laise avait disparu. Ce symptôme vaginal, la constipation, l'hépatite me décidèrent à changer *Aconit* pour *nux* 6.

Le 15 elle était levée. Pourtant la nuit du 14-15, elle avait encore eu des crachats visqueux, ternes, un peu sanguins. Il est vrai que le matin 15 l'état général était satisfaisant, mais n'y avait-il pas à s'inquiéter de ces crachats? Je donnai *Aconit* 4 pour la journée, et prévins que je voulais venir le soir. Le soir, elle n'avait que peu de fièvre, et avait passé une bonne journée.

Le 16 la fièvre est nulle — Nulle douleur de foie — appétit — Rien autre qu'une sensation de pesanteur au ventre — de la faiblesse — et cette constipation habituelle — *Veratrum* 4.

17. Même constipation — un peu plus de forces. — *Plumbum* 8.

18. Selle satisfaisante. A dater de ce moment — lavements froids soir et matin — et chaque jour alternativement *nux* et *sulfur* pendant un mois — retour presque complet des forces. Je cesse mes visites.

---

6. septembre 1842. Une dame me fait venir — 28 ans environ. — Cheveux noirs — yeux noirs, un peu enfoncés dans les orbites — les orbites légèrement obliques, le regard, sans être louche, un peu dévié vers la racine du nez, porté en haut—embonpoint juste—nerveuse—presque toujours tremblante, en parlant, même dans l'état ordinaire — elle accuse une certaine inquiétude à la région précordiale — un goût de pois chiche qui lui donne des nausées — inappétence, soif. — Ces symptômes étaient trop vagues. Ils étaient probablement le prélude d'autres à venir — J'attendis et renvoyai à demain.

Le 7 Mieux. Mais cette douleur du cœur est venue un moment très aigue. La sensation mieux étudiée, est celle d'une pression forte, de la largeur d'une pièce de 20 sols, à la région du cœur. Cette pression est d'un froid de glace, et accompagnée d'une tristesse profonde, involontaire. — elle n'éprouve nul déplaisir, nul chagrin domestique — Cette sensation dura peu. — *Digitale* 2.

8. La douleur de cœur a été la même — de plus, fourmillement désagréable au pied gauche, douleur au genou gauche — *Digitale* 1.

9. Elle allait sortir le matin, lorsque se déclare une toux subite avec crachats de sang pur, e chaleur sous le sternum — quelque dyspnée — sensation de faiblesse — goût sucré, prurit trachéal — *Aconit* 3. *Arnica* 3 alternés — Elle crache encore un peu dans la journée, et le soir, retour de l'état habituel. Les poumons sont libres. La douleur de cœur est très éloignée — seulement je remarque le pouls gauche plus faible que le droit. — Sans fièvre.

10. Nuit bonne — la malade a dormi indifféremment des deux côtés — Jusqu'à 4 heures du matin où vint une anxiété, indéfinissable, générale cruelle qui dura près de deux heures — très peu de toux et de dyspnée, pas de sang — anxiété qui finit par se fixer sous le sternum, et de là passer au cœur, montant jusqu'au bas de l'omoplate. — Pendant l'accès pâ-

leur, étonnement, non abattement—après l'accès résignation sans peur — quelque appétit — nul signe stéthoscopique. *Aconit* 3 pour la journée — ces symptômes m'intéressaient vivement; je tins à voir la malade le soir. Elle avait passé une bonne journée, mais le soir, je la trouvai avec un visage ardent, le pouls inégal, précipité, nerveux, fraîcheur froide aux mains. — toux fatiguante, sèche, courte — sensation de froid à l'épine dorsale — à cette toux nulle douleur locale, mais fatigue, instinctivement elle presse la poitrine de ses mains, et s'en dit soulagée.

11. La nuit du 10-11 a été calme mais seulement en apparence. Elle a fait un rêve triste qui l'agite beaucoup. Elle s'est vue mourante. etc.... la figure est plus altérée ce matin, les yeux sont retirés et souffrants, le pouls est irrégulier; la sensation froide du cœur ne la quitte pas. Nul signe matériel stéthoscopique, et pourtant anxiété — grattement à la gorge — dégoût — *visite du soir* — la journée fut sombre.... Pour se distraire, elle essaya de se promener, mais sans avantage. Le soir, elle se sentit un desir prononcé du vin, dont elle ne boit que rarement. Elle en mêla à son eau.

Quelle fut la nuit 11-12? Je le dirai plus tard. J'arrive au matin 12. Un homme entre chez moi effaré, défiguré, hors de lui. C'était le mari... Ma femme est très mal, venez sur le champ. On est allé à la recherche de son confesseur etc.... Je courus. Au premier aspect de la malade, à ses traits osseux, pâles comme la mort, à ses yeux fuyants — à cette ombre d'elle même, à cette expression d'anéantissement, je la crus perdue. — Comment allez-vous? — elle ne dit mot, à peine remua la tête comme pour exprimer... C'est fini... elle avait toute sa connaissance — une toux sèche, courte, convulsive, par intervalle, lui soulevait la poitrine et le ventre. — froid général interne et externe—glace aux pieds—elle avait eu des renvois nombreux — je lui tâtai le pouls sous la couverture, c'était la confusion de l'agonie. Je fis mettre des fers brulants à ses pieds, avec d'autres, je lui en fis comme repasser les membres etc.. puis je lui préparai la médecine. Alors à voix très basse, entrecoupée, elle me dit: je savais que je mourrais jeune.... Bah! Bah! contes que cela! est-ce que votre courage vous abandonne; prenez ceci... et je lui mis dans la bouche *Arsenic* 12. avant dix minutes, vous vous trouverez mieux. — Je laissai quelques consolations, et je partis. — Je revins 2 heures après. — Grâces à Dieu, quel poids de moins! elle se trouvait mieux. A peine la médecine prise, elle s'était sentie renaitre. On n'eut pas cru que c'était la même personne. Sa chaleur était revenue. etc... Dès qu'elle put parler, Je pris des détails sur la nuit du 11-12 elle avait été calme, trop calme sans doute; son mari lui dit qu'elle s'était éveillée, levée, promenée, avait fait diverses choses, elle ne se le rappelait plus: la voyant dans une sorte d'abandon et d'insensibilité, il l'avait secouée et appelée, elle n'avait pas répondu. Pour elle, ce sommeil était dans son souvenir comme une interruption de la vie. Dans quel monde voyageait-elle donc alors?

Le matin 12, elle se levait tranquillement comme d'habitude, lorsqu'elle se sentit tout d'un coup si mal qu'elle fut obligée de se recoucher, et commença dès lors la crise que j'ai décrite.

La nuit 12-13 se passa, partie dans l'insomnie, mais assez bonne. — 13. Le matin elle eut une répétition de l'accès, mais beaucoup plus faible.

Cette maladie fut longue; elle dura jusques fin janvier 1843, les accès revinrent à plus ou moins de distance, ordinairement très faibles, mais avant janvier, ils ne disparurent pas. Je n'entrerai dans aucun détail. Seulement je mentionnerai le 22 octobre: l'accès du matin ne vint pas, mais dans la journée, humeur massacrante, envie de pleurer — dégout, ennui, silence obstiné, ne veut pas qu'on lui parle — afflux d'idées et de craintes superstitieuses. Et....

Le 24-25 nuit en tout semblable à la nuit lethargique du 11-12. le 25 accès nouveau, intense. Mais cette fois elle put se recueillir et s'observer — les symptômes furent ceux décrits, mais de plus elle put noter que les pulsations du cœur s'arrêtaient, ce qui causait alors ces palpitements confus, ces étouffements, ces angoisses. — Cet accès ne dura qu'une ½ heure — Le reste de la journée fut assez bon.

Le dernier accès eut lieu le 30 décembre. Il vint à 10 heures du soir, fut sérieux et court. — D'autres suivirent jusqu'à janvier, mais peu nombreux — de plus en plus insignifiants. J'employai bien des médicaments pour prévenir les accès. *Platine* — *Conium* — *Carb. veget* — *Rhus* — *Lycop.* — *Moschus* — *Aurum* — *Ignatia* — *Cocculus.* etc. Mais ceux qui au moment des accès me parurent faire le plus d'effet furent *Aconit* 1. *arsenic* 4 — *fosfore éthéré* 5 — *stramonium* 1 à doses répétées.

Je pouvais perdre cette malade, que n'eût-on pas dit? Certainement c'était l'homéopathie qui l'avait tuée; car il est bien convenu que, toutes les fois que l'homéopathe ne sauve pas, il tue. A côté de moi, un enfant très bien portant jusqu'alors, donne tout à coup des signes de convulsion, et quoi qu'on fasse, succombe au bout de 5 jours dans ces mêmes convulsions. Pour l'allopathe qui le traitait, le cas fut avec raison très probablement un accident au-dessus de toute ressource; mais pareille chose fût arrivée à un homéopathe!!! — Une jeune femme enceinte était en pleine santé à 10 heures du soir, le lendemain à 5 heures du matin, elle était morte. Le mari affligé répétait, pour se consoler, ces paroles de son médecin allopathe.... *era il suo destino*... Très bien, mais que l'homéopathe aussi s'avise jamais de faire endosser *al destino* un événement malheureux! Combien l'allopathie n'est-elle pas injuste à notre égard! Que des désastres, si grands qu'ils soient, lui arrivent à elle-même, elle passe et dit... Dieu l'a voulu, je ne suis plus responsable. — En un ou deux jours une même tombe engloutit la princesse B.... et deux de ses enfants. Ne vous étonnez pas, ne dites rien... l'allopathe était là... ce fut un accident déplorable sans doute, mais naturel... il faut se résigner... Mais maintenant, ce n'est plus l'allopathie qui a perdu ces malades, c'est l'homéopathie... oh alors dites tout ce que vous voudrez, c'est un meurtre, c'est une horreur, évidemment l'homéopathie a tué... hors de Rome l'homéopathie!... Est-ce là de la justice?

En finissant, je renouvelle volontiers à mes confrères le vœu ardent qu'ils renoncent enfin à leur haine contre l'homéopathie. Que la réforme de Hahnemann soit le dernier mot de la médecine, qu'elle suffise à expliquer toutes les guérisons, qu'elle puisse guérir partout et toujours, qu'après elle il ne soit plus de secrets derrière nous, l'homéopathe le plus déterminé ne saurait le prétendre, mais ce qu'il y a de certain et ce qui mérite l'attention de toute âme honnête, c'est que de tous les systémes médicaux qui ont paru jusqu'ici. nul mieux que l'homéopathie n'a interprété l'organisme souffrant, c'est que son diagnostic, bien autre que le diagnostic allopathique de la matière et du cadavre, est le diagnostic de la vie et des sensations; c'est que sa thérapeutique est jusqu'ici la plus belle découverte qui ait été encore permise aux efforts de l'homme. Il faut étudier l'homéopathie, parce que c'est un solennel progrès qui vient de nous être révélé, parce que attaquer ce progrés, c'est non l'étouffer, ce qui est impossible, mais le retarder inutilement; parce que la médecine, divisée en deux camps ennemis et acharnés, se discrédite elle-même; parce que tous les bienfaits qui peuvent sortir de cette doctrine sont à encourager, non à compromettre; parce que l'homéopathie est une source inépuisable de guérisons que les chicanes viennent troubler, qu'une harmonie intelligente féconderait au contraire au-delà de toute espérance. Il y a de part et d'autre une exaspération nuisible; qui souffre de cette guerre, sinon nos parents, nos amis, nos frères, l'humanité? Ne serait-il pas mieux de s'entendre? La médecine est la plus belle mission de l'homme; est-ce bien comprendre cette mission que de repousser, de parti pris, et sur le simple conseil de préventions aveugles, un système certainement providentiel, destiné à relever et améliorer les générations. Allopathes, vous parlez avec tant de passion et de bonheur d'un Paracelse, d'un Vanhelmont, d'un Sylvius, d'un Brown, de Broussais, etc.; de bonne foi, ces opinions ou grotesques, ou stériles, ou fausses, valent-elles une seule de certaines pages de l'Organon? On conteste à Hahnemann sa renommée, et on fait un génie de qui récrépit quelque vieille recette, ou écume un sirop. Quel est le défaut de l'homéopathie? — d'être votre contemporaine. Dans un siècle, lorsqu'elle sera tombée dans le domaine de l'érudition, lorsque le savant pourra se donner du relief en l'étudiant et en la citant, lorsqu'on pourra l'extraire poudreuse des rayons de bibliothèque, alors il n'y aura pas de réaction assez enthousiaste, il n'y aura pas d'expression pour la venger et l'immortaliser.

C'est assurément un système digne de toute méditation, que celui dont les terribles épreuves du choléra ont fait apprécier tous les services et développé la supériorité, qui n'a fait que grandir au milieu des persécutions, qui, de proscrit qu'il était partout, se voit maintenant librement admis à toutes les frontières, auquel l'Allemagne a été obligée d'ouvrir des hôpitaux publics, qui compte dans les deux pays les plus civilisés, la France et l'Angleterre, une pratique immense, qui par force, de conquête en conquête, est allé s'asseoir sur les trônes de Belgique et de Prusse. —

Un tel système vaut, ce me semble, la peine qu'on ne le juge pas légèrement, qu'on le prenne au contraire en sérieuse considération.

On croit adresser à l'homéopathie une objection bien puissante, quand on lui dit, qu'elle est repoussée par les hommes d'élite — les hommes d'élite, je l'ai déjà observé, ne reçoivent ni n'empruntent, ils ne croient qu'en eux-mêmes : ils sont les plus hauts dans le *statu quo*, et les plus aveugles ; leur refus ne saurait être une autorité contre le progrès. — Les hommes d'élite abondent dans les académies, et pourtant est-il rien de risible comme l'académie de France, au moins, dans certaines décisions. — En 1642 elle déclare que le sang ne circule pas, et, en 1672, que la circulation est impossible. — En 1774, elle accorde l'inoculation ; pendant 50 ans elle l'avait combattue, et comment l'accorde-t-elle? parce que trois princes français se sont fait inoculer sans sa permission. — En 1609, elle chasse un de ses membres pour avoir fait usage du *Quinquina*, *qui guérissait les malades, malgré que la faculté fût d'un avis contraire.* — Sans Louis XIV, qui lui dut la santé, elle défendrait encore probablement *l'émétique* — Voilà les hommes d'élite! — L'alphabet de la médecine est immense, nul ne peut se flatter d'en connaître toutes les lettres, même les hommes d'élite! il faut donc les laisser en arrière, s'ils ne veulent marcher en avant.

Encore quelques mots jetés à la hâte.

Avant que ce peu de pages vît le jour, il donnait déjà lieu à des contestations. Des personnes avec lesquelles j'en parlais, voulurent discuter avec moi sur la valeur de l'homéopathie, et j'eus lieu de remarquer dans cette conversation un préjugé certainement trop spécieux et trop facile pour n'être pas partagé par une grande partie du public — que l'homéopathie, bonne seulement dans les maladies chroniques, doit être rejetée dans les maladies aiguës.

C'est là une opinion contre laquelle il faut s'élever avec toute la force possible. Car une erreur médicale est un poison pour la société.

Assurément, je le dis, et ne crains pas un seul démenti, les médecins qui prétendent que l'homéopathie est dangereuse dans les maladies aiguës, n'ont jamais étudié ce système, et ne l'ont jamais pratiqué, pas plus qu'ils ne l'avaient étudié et pratiqué, quand, avant l'aveu forcé et l'autorité d'expériences désormais décisives, ils prenaient assez singulièrement sur eux de prononcer que l'homéopathie n'était bonne à rien, pas même dans ces maladies chroniques qu'on daigne aujourd'hui lui accorder.

Si l'homéopathie est supérieure à l'allopathie dans les maladies chroniques, comment cette supériorité pourrait-elle l'abandonner dans les maladies aiguës? Il y a là, ce me semble, contradiction.

Car, à quoi l'homéopathie doit-elle sa supériorité dans les maladies chroniques? Évidemment à son principe *Similia* . . . lequel veut qu'on oppose au mal à guérir le médicament qui réfléchisse ce mal dans ses symptômes médicamenteux, et qui soit apte à le produire tel quel sur un homme sain — lequel veut qu'on individualise les maladies, au lieu de les grou-

per, parquer sous une banale généralité, et de les tourmenter sous des des noms artificiels assignés par d'arbitraires classifications.

Il faut que ce principe soit plein de vérité, puisqu'il est plein de bienfait; par quel secret pourrait-il donc jamais se transformer en un principe menteur et mortel?

Au-dessus de toute maladie, quelle qu'elle soit, doit planer ce principe — *Guérissez un mal par le médicament propre à le produire.* — Il n'importe que la maladie soit aiguë ou chronique; il y a maladie, il suffit. Car il ne faut pas s'en laisser imposer par les noms : les mots de convention de chronique et d'aiguë ne changent rien à la chose. Une maladie est toujours une maladie — qu'elle soit longue ou courte, rapide ou lente, c'est toujours une altération d'organes ou de fonctions, matérielle ou dynamique. Or, que fait cela au principe thérapeutique? En quoi cette distinction doit-elle l'influencer? Elle peut influencer la dose, et la répétition plus ou moins fréquente de la dose, mais le principe jamais, il reste immuable.

Une gastrite chronique est ruinée par l'allopathie, et sauvée par l'homéopathie — une hépatite chronique est ruinée par l'allopathie, et sauvée par l'homéopathie — une métrite chronique est ruinée par l'allopathie, et sauvée par l'homéopathie — une phthisie laryngée est ruinée par l'allopathie, et sauvée par l'homéopathie. A qui faire accroire que ces affections de l'estomac, du foie, du larynx, de l'utérus, à l'état aigu, eussent été perdues par l'homéopathie?

Ce serait une singulière logique que celle qui ferait dériver d'un même principe deux effets si opposés — la vie et la mort.

Ce serait une singulière logique que celle qui affirmerait qu'un principe ici dernière ressource et salut des malades, pût devenir ailleurs une erreur et un agent de destruction?

Si la question était jamais décidée contre l'homéopathie, il faudrait conclure qu'il n'y a qu'à faire preuve de plus de puissance pour être taxé de plus d'incapacité.

Entre deux systèmes, l'un qui guérit là où l'autre échoue, qui s'avisera jamais d'afficher celui qui guérit plus dangereux et plus faible que celui qui ne peut guérir?

Comment la thérapeutique allopathique, plus funeste dans les cas chroniques, pourrait-elle tout d'un coup devenir plus salutaire dans les maux non chroniques?

C'est à l'allopathie qu'il faudrait faire le procès. Elle ne peut rien sur les maux où elle a tout le tems de s'évertuer; elle pourrait plus sur les maux où un jour perdu peut amener la mort!

Si l'allopathie guérissait mieux que l'homéopathie les maladies chroniques, elle ne manquerait certainement pas de conclure de ce privilége à une nécessité analogue de succès dans les maladies aiguës — d'où vient qu'on défendrait cette conclusion à l'homéopathie?

L'homéopathie, l'emportant sur l'allopathie dans les maladies chroniques, doit l'emporter encore sur elle dans les maladies aiguës — pourquoi? — parce que son principe est le même dans les deux cas, et qu'un

principe une fois démontré exact et vital, ne peut en aucun cas devenir faux et fatal.

Et réciproquement l'allopathie, inférieure à l'homéopathie dans les maladies chroniques, doit être convaincue de la même infériorité dans les maladies aiguës — pourquoi? — parce que dans les deux cas sa méthode est la même, et qu'une même thérapeutique ne peut que porter les mêmes fruits.

Les mêmes raisons—de mauvaise matière médicale — nescience des médicaments — Absence de principe—méthode indirecte et révulsive par les hautes doses — incrédulité aux spécifiques, aux petites doses, et refus des médicaments héroïques etc. qui font de l'Allopathie comme médecine pratique, une médecine imparfaite, qui la rejettent dans les maladies chroniques audessous de l'homéopathie, doivent nécessairement la poursuivre dans les maladies aiguës, et continuer, de la tenir là sous le même joug d'inferiorité.

Que l'Allopathie ne manque pas de succès dans certaines maladies aiguës, qu'est-ce que ce succès prouve contre l'homéopathie? Est-ce à dire que l'homéopathie n'eût pas également réussi, et mieux, soit en dépensant moins de vie, soit en abrégeant la maladie, et adoucissant les souffrances.

Oh! je sais bien ce qu'on va m'objecter — que l'homéopathie ne saigne pas — qu'elle donne de trop petites doses — que cependant elle laisse marcher la maladie.

Que l'homéopathie ne saigne pas — on se trompe. Pour être beaucoup plus avare de sang que l'allopathe, l'homéopathe saigne pourtant au besoin. Car la saignée n'est pas un médicament. C'est un procédé chirurgical et négatif, qui agit par soustraction, heroïque contre les engorgements mécaniques, qui ne froisse en rien le principe des semblables. Un excès local de sang fait corps étranger, c'est l'épine dans l'œil qu'il faut arracher, c'est un excés de nourriture indigeste dans l'estomac: Il n'y a là ni allopathie, ni homéopathie. Sans doute, et c'est ce qui fait la fortune de l'allopathe, on rencontre souvent des maladies aiguës, où il ne faut que tirer du sang, et où ce qui reste encore de force vitale suffit pour ramener la santé, mais en est-il toujours de même? Combien d'autres maladies aiguës, où il faut prescrire autre chose que des sangsues, et alors l'allopathe pourrait-il dire que son empirisme aveugle le sert plus que ne ferait la loi rationnelle des semblables?

— Que l'homéopathie emploie de trop faibles doses — d'abord il faudrait que le médecin qui formule ce reproche eût pratiqué les deux systèmes, et se fût mis à même de juger, s'il en est d'une petite dose donnée suivant le principe homéopathique, comme il en serait de cette même dose donnée suivant les théories allopathiques. Un millionième de grain donné comme révulsif serait une absurdité, mais adressé directement au mal comme spécifique destiné à l'affronter, ce même millionième peut devenir une nécessité et un bienfait. De là cet étonnement des personnes qui suivent pour la première fois un traitement homéopathique — à la vue des globu-